

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

N° 10. — OCTOBRE 1901.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits



TABLE DES MATIÈRES DU N° 10.

La chasse aux médiums. — G. Béra.....	577
Le Psychisme et les Apôtres. — Rufina Noeggerath.....	586
Psychographie d'Oxon. — D ^r O. Dusart.....	591
L'abolition de la guerre. — Algol.....	598
Eusapia Paladino à Gênes. — Professeur Moutonniér.....	605
Petite Encyclopédie synthétique des sciences occultes. — E. Bosc.....	612
Prière d'un enfant, poésie. — Algol.....	623
Profession de foi du comte Léon Tolstoï. — J. de Kronhelm.....	624
Une prédiction réalisée. — J. de Kronhelm.....	626
La famille Hernadec (<i>suite</i>). — Ed. Grimard.....	627
Qui veut gagner 5.000 francs. — G. Béra.....	636
Questions — G. Béra.....	637
Pensées d'un sage. — Le Lotus bleu.....	638
Bibliographie : Vie Esotérique de J.-C. de E. Bosc.....	639

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 42 premières années, 1858 à 1899, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (3 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 43^e année, 1900, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix* : 2 fr 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection entière.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

44^e ANNÉE.

N° 10.

1^{er} OCTOBRE 1901.

LA CHASSE AUX MÉDIUMS

Le vent souffle en tempête sur nos pauvres médiums. C'est sur la citadelle du spiritisme que l'ennemi concentre le feu de toutes ses batteries. Dans la personne, bien humble en général, et pourtant redoutable, de quelques « bonnes femmes », c'est le FAIT « insolent » qu'on veut écraser ; le fait, qui se dresse imperturbable, inflexible, impitoyable ; le fait, qui faisait dire à R. Wallace : « Le fait opiniâtre m'a vaincu » ; et à sir William Crookes : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela *est* ». Dans leurs attaques multipliées contre les médiums, nos adversaires mêlent adroitement la

calomnie et l'apparence scientifique. Ne nous laissons pas surprendre par leurs manœuvres ; spiritualistes de toutes les Ecoles, oublions un moment nos petites querelles de famille, et en passant brièvement en revue les attaques de cette année, instruisons-nous. Voici les faits.

Un des plus célèbres médiums anglais, — que je ne nommerai pas parce que son nom n'a pas encore été prononcé officiellement, mais que ses séances de l'année dernière, à Paris, feront suffisamment reconnaître, — a eu le très grand tort de porter, ou d'accepter, le défi le plus audacieux aux sceptiques de son pays. Elle souscrivait d'avance à toutes les conditions de contrôle. Cela prouve, du moins, qu'elle se croyait bien sûre d'elle-même. Mais elle oubliait deux choses capitales : c'est d'abord qu'un rendez-vous doit être accepté par toutes les personnes qui doivent s'y rendre, et que, dans son cas, il y avait une tierce personne, qui, bien qu'invisible, devant jouer le rôle principal, devait être la première à donner son consentement ; ensuite qu'on ne peut rien garantir dans les séances où des éléments nouveaux et antipathiques sont introduits. Elle paiera chèrement ces oublis. Longtemps nous entendrons les clameurs de triomphe de l'ennemi, qui proclamera la honte de sa défaite, et s'efforcera d'en faire porter les conséquences à tout ce que le spiritualisme compte d'illustre et d'éclairé.

Qu'il nous suffise de dire en deux mots que *cinq* séances successives ont été infructueuses, et que les savants investigateurs sont partis, le mépris sur les lèvres, allant répandre partout la nouvelle qu'enfin, grâce à leur habileté, justice est faite de la longue imposture du médium et de l'idiote crédulité des spirites. Leur seule présence, et quelques heures d'examen, ont eu raison de centaines de mille de témoignages, et de cinquante ans de preuves accumulées. Dire qu'il y aura des gens pour applaudir à cette façon de penser et de peser !

Pendant que cette comédie se joue à Londres, Jules Bois, dans le *Matin*, sous prétexte de faire pénétrer dans l'esprit des masses quelques notions d'occultisme, — aliment indigeste pour des estomacs qui se nourrissent des repas légers et variés que leur sert la presse quotidienne, — dénonce indistinctement : Home, Fl. Cook, Eusapia Paladino, Anna Rothe, tous les médiums, comme de vulgaires charlatans ; de sorte qu'il ne reste plus pour les bons spirites que le rôle, bien connu, de dupes. Mon Dieu ! défendez-nous de nos amis ! De son côté, le D^r Bérillon, dans le *Figaro*, déclare qu'il attend encore le « premier fait » spirite démontré, ce en quoi il fait l'aveu le plus candide de son ignorance.

Si nous regardons dans les colonnes de notre confrère de Londres, *Light*, nous nous rappelons la faveur avec laquelle furent accueillies par le public anglais les insinuations et les réticences, miel et vinaigre, longuement élaborées contre Mme Rothe dans deux articles, que nous réfutions récem-

ment à cette même place ; après y avoir signalé les accusations acharnées répandues à profusion contre le même médium par un petit docteur allemand. Chose incroyable ! Ces dernières perfidies ont été précieusement recueillies par nos confrères spiritualistes américains : *Progressive Thinker* et *Banner of Light* ; et ces défenseurs sérieux et déterminés de la cause n'ont pas hésité, avec une légèreté incompréhensible, à faire bon accueil à l'accusateur qu'ils ne connaissent pas, pour perdre de réputation un médium honnête et remarquable, qu'ils ne connaissent pas davantage. Si encore ils n'avaient pas, dans leur propre pays, d'admirables occasions d'exercer leur sagacité sur leurs propres médiums ! Sans chercher beaucoup, nous pourrions leur en signaler, qui multiplient dans le *Light of Truth*, les phrases hypocrites, après avoir été pris en France, ce qui s'appelle « la main dans le sac (1) ». C'est toujours l'histoire de la paille et de la poutre. Mais quel vent de folie pousse les spirites à se déchirer de leurs propres mains ?

Pourtant le plus fort reste à dire. Et c'est encore la pauvre Anna Rothe qui va se trouver sur la sellette. Je veux parler d'un article qui a paru dans un journal suédois, le *Dagens Nyheter*, du 1^{er} juillet, où les accusations haineuses les moins fondées s'étalent avec la plus entière inconscience. Comme on pourrait soupçonner que j'exagère, ou que j'y mets la moindre partialité, je préfère citer mes auteurs, en particulier la digne princesse Karadja, qui, dans un article indigné, écrit au *Light* ce qui suit, que je traduis textuellement et intégralement. Le lecteur pensera comme moi qu'en pareil cas l'arme se retourne contre son auteur, et devient la meilleure justification de l'accusé. C'est aussi l'avis de l'excellent auteur de la *Survie* Mme Noeggerath, qui nous a écrit dans le même sens.

« Aujourd'hui, dit la princesse Karadja, où les ennemis du spiritualisme s'efforcent, avec un acharnement sans pareil, à détruire notre cause, en jetant le discrédit sur nos médiums, il est intéressant pour vos lecteurs d'apprendre quelles sont les armes que l'on forge contre nous.

« Pendant mon séjour à Paris, au printemps dernier, j'ai assisté à une séance où la pauvre Mme Rothe fut traitée avec la dernière indignité. Pendant qu'elle était entrancée, un Français, un certain M. C... (2), s'élança sur elle en s'écriant : « Si vous venez à Paris pour tricher, il faut être plus habile que ça. » Le médium tomba à la renverse, dans de violentes convulsions. Une des dames présentes, la princesse Gortschakoff, la conduisit doucement dans une autre chambre, et commença à la déshabiller, car son corps était terriblement enflé par suite de la rentrée violente des fluides.

(1) Rien de commun avec le fameux sac de L. I. F.

(2) Le nom est en toutes lettres dans l'article du *Light* et plusieurs autres journaux.

Pendant ce temps, M. C... continuait à crier qu'il avait vu le médium tirer des fleurs de sa robe ! Pour venger l'honneur du médium, je demandai immédiatement *qu'elle fut fouillée et déshabillée*, ce qui fut fait. Tous les assistants examinèrent ses vêtements, et trouvèrent qu'il n'y avait pas de fleurs cachées sur elle, que sa robe ne contenait ni poche, ni sac d'aucune sorte, pouvant servir de dépôt à des objets quelconques.

(Nous prions Mme F. signataire de l'article soupçonneux du *Light*, de noter cette dernière remarque, qui répond à ses craintes, et détruit sa supposition gratuite de sac caché. — Note du trad.).

« Prévoyant que des rapports infidèles circuleraient sur cet incident, j'ai demandé le récit par écrit de cette déplorable scène. Je possède ce document, signé par tous les assistants (sauf M. C... et sa femme, qu'on avait priés de sortir), c'est-à-dire : M. Gabriel Delanne, le professeur Sellin, Mme Waltner, la princesse Gortschakoff, M. et Mme de Yarochenko, et un pasteur suédois, le professeur Sæderblom. On y lit que l'accusation de M. C... est fausse, et que les recherches exercées sur le médium prouvent qu'elle ne cache pas de fleurs sur elle.

« Je désire faire remarquer que la séance eut lieu chez Mme de Yarochenko, où Mme Rothe n'avait jamais mis les pieds. Comme M. C... n'est pas spirite, il est tout à fait clair que les fleurs produites par le médium à cette séance furent *des apports*. Après les recherches, la séance interrompue fut reprise, et un *apport* nouveau de fleurs *humides* se produisit *en l'air*, au-dessus de ma tête. Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis que le médium était entré dans la chambre.

« Le professeur Sæderblom, qui refuse absolument d'admettre la théorie spirite considère cet *apport* comme très satisfaisant, et il a écrit franchement dans les journaux suédois « qu'on ne peut concevoir comment il eut été produit par fraude. » Il dit : « Mme Rothe n'eût-elle pas été *complètement* fouillée, comme cela eut lieu, qu'il semble tout à fait impossible que cette grande quantité de fleurs, parfaitement fraîches, ait pu être cachée sur sa personne ». Le professeur Sæderblom conclut par ces mots : « Ma conviction est que Mme Rothe est honnête..... C'est une pitié qu'elle soit tombée entre les mains des spirites. » Son affirmation est doublement précieuse, puisqu'il dit hautement qu'il est opposé à nos doctrines.

« *En cette occasion l'innocence du médium a été clairement établie.* Ma surprise fut donc immense lorsque, à mon retour en Suède, je trouvai qu'on répandait le bruit que Mme Rothe avait été « démasquée » à Paris ! Un journal quotidien le *Dagens Nyheter* contenait, le 1^{er} juillet, un article dans lequel M. C... avait l'audace de publier une colonne de mensonges. L'article commençait par le récit erroné d'une séance chez M. Flammarion, que je donnerai plus loin ; et continuait en disant que M. C... avait remarqué, à la

séance Yarochenko, que le médium tirait les fleurs de son jupon, qu'il avait protesté avec indignation d'*assister* à une pareille fourberie, que le médium avait été chassé, et que les assistants « avaient trouvé en relevant sa robe qu'elle était munie tout autour de petits *bouquets* ». Il décrivait ensuite comment, à la séance chez Mme Næggerath, dont le récit, paru dans le *Light* du 22 juin, il avait apporté un sac avec l'intention d'y mettre le médium et de le serrer au cou et aux chevilles, que le médium *avait refusé*, et que Mme Rothe, dans une *demi-obscurité*, derrière un rideau, avait produit une orange, que M. Delanne lui avait vu tirer de son corset.

« Cet article fut reproduit dans plusieurs journaux suédois. J'écrivis une réponse dans laquelle je prouvai l'absolue fausseté de ces diverses accusations. J'expliquai que, bien loin d'avoir été chassée, Mme Rothe avait continué la séance chez Mme Yarochenko, aussitôt après le départ de M. C...

« Quant à ses observations sur la séance chez Mme Næggerath, elles ne peuvent être vraies pour les raisons suivantes :

1° M. C... n'ayant pas été invité dans cette maison ne put y apporter de sac, et le médium ne put par conséquent refuser d'y entrer.

2° La séance eut lieu avec *cinq* grandes lampes allumées. C'est assez gentil pour une *demi-obscurité* !

3° On n'utilisa pas de rideaux dans les conditions ci-dessus.

4° Le médium *n'avait pas de corset*, ayant été dépouillée de tous ses vêtements. Elle ne portait qu'une chemise et un peignoir que lui avait prêtés Mme Næggerath.

5° Il n'y eut aucune orange à cette séance.

6° M. Delanne n'y assistait pas.

« Six mensonges dans une seule phrase ! M. C... est vraiment trop prodigue ! »

[Ayant été l'un des témoins de cette séance chez Mme Næggerath, je joins énergiquement mes affirmations à celles de la princesse Karadja, dont le récit est, pour ce que j'ai vu, l'expression *complète* de la vérité.] (Note du traducteur.)

« A la suite de ma réplique, qui *ne fut pas insérée* dans la plupart des journaux qui avait publié la fausse accusation, Mme C... fit publier qu'elle et son mari ne voulaient plus être « mêlés à cette affaire ». « Mêlés » est une expression plutôt curieuse si l'on considère que les dignes personnes ont essayé de déshonorer une de leurs semblables par une vile accusation. En agissant ainsi les gens *risquent* d'être « mêlés » à des affaires qui pourraient devenir fort déplaisantes pour eux.

« Dans ma réponse, j'avais eu la générosité de ne pas mentionner un fait qui éclaire les motifs de M. C., savoir qu'il avait essayé sans succès de

m'emprunter de l'argent. Je possède la lettre qui prouve ce fait, qu'il ne peut donc nier.

« Je ne connaissais ni M. C... ni sa femme, qui est une actrice suédoise. Pendant plusieurs mois elle ne cessa de m'écrire des lettres humbles et flatteuses, faisant l'éloge de mes ouvrages, et me demandant la permission de les traduire en français. Plus tard son mari m'écrivit pour m'emprunter 1.000 francs. Je refusai ! A mon arrivée à Paris, je rencontrai les C... Ils se disaient spirites ardents, ayant pris part au Congrès. Ils me demandaient de les faire admettre aux séances très choisies de Mme de Yarochenko. A regret, et par pure politesse, je priai Mme de Yarochenko de les y admettre. Cette dame, charmante et distinguée, me répondit « qu'elle désirait m'être agréable, mais que, que... » Pour une personne bien élevée c'était un refus. J'informai donc M. et Mme C... que je ne pouvais les présenter. A mon extrême surprise, *ils insistèrent pour venir*. Je refusai carrément de les amener, et j'ajoutai : « Demandez à M. Delanne de vous présenter, si vous le voulez. Pour moi, je ne le ferai pas ! » M. Delanne refusa de son côté.

« Comme, avant de me rendre à la séance, j'étais allé voir la princesse Wizniewska, j'arrivai un peu tard, et je pus à peine en croire mes yeux quand je vis *M. et Mme C. assis dans le salon*. Ils étaient venus seuls, *en avance*, laissant croire à notre courtoise hôtesse que c'était moi qui les envoyai, contre son désir ! Quand des gens commettent une telle infraction contre l'étiquette, que de s'introduire de force chez une dame, qui a exprimé le désir de ne pas les voir, ils devraient au moins se conduire décemment, et ne pas faire de désordre. Mme Yarochenko ayant payé 100 francs la séance de Mme Rothe avait le droit de choisir ses invités ; et si des étrangers passaient outre, elle devait au moins espérer qu'ils n'inquiéteraient pas le médium. Je ne puis douter que M. C... ne soit venu à la séance avec l'intention arrêtée d'insulter Mme Rothe. Dans son agitation il criait : « Je la soupçonnais de tricher, c'est pour cela que je désirais tant venir ! »

« Est-il surprenant que la présence d'une personne si mal intentionnée ait paralysé les moyens d'un médium ? Mme Rothe est une des créatures les plus sensibles que j'ai jamais vues. Il y a une énorme différence entre les phénomènes qu'elle obtient dans des conditions harmonieuses et ceux qui se produisent quand l'atmosphère mentale est troublée par de mauvaises émanations. Je l'ai vue obtenir un *apport à la distance de cinq yards de son corps* (environ 5 m.). Je l'ai vue aussi, à mon grand ennui, absolument incapable de rien obtenir, si ce n'est dans le voisinage immédiat de son corps. Il semble que les fluides soient repoussés par les sentiments déplaisants de l'entourage, les pensées adverses empêchent les fluides de rayonner et de construire les *apports* à distance.

« Cette extrême sensibilité met la malheureuse femme à la merci de ses ennemis. Elle est absolument incapable d'obtenir des phénomènes entièrement convainçants en présence de spectateurs qui se sont mis dans la tête, d'avance, de l'empêcher de réussir. C'est ce qui explique pourquoi *elle n'a plus consenti* à donner de séances au Dr. Bohn, qui se fait *un jeu* de persécuter une créature sans défense. Il serait extrêmement désirable qu'un homme noble et éminent comme sir William Crookes, examinât complètement sa médiumnité. En Allemagne, Mme Rothe ne peut plus espérer être bien traitée, parce que le livre du Dr Bohn a créé contre elle un fort préjugé. Tous les témoins qu'il produit contre elle doivent être du genre de M. C...

« Je suis parfaitement convaincue que, même si Mme Rothe avait triché, *elle n'aurait pas été responsable*, étant sous le coup des suggestions hypnotiques d'Esprits dégradés, ou de gens mal intentionnés, qui savent que le meilleur moyen de nuire à notre cause est de discréditer nos médiums. J'ai vu souvent, à Paris, comme il est facile de faire obéir celui-là aux suggestions de la volonté. C'est ce qui explique pourquoi les résultats qu'elle obtient sont invariablement plus brillants quand ils sont spontanés, et deviennent de moins en moins satisfaisants quand les assistants sont soupçonneux ou malveillants. (Ces observations nous paraissent encore admirablement résumer ce qui s'est passé aux séances publiées dans le *Light* sous la signature L. I. F. D'ailleurs, c'est aussi la pensée de la princesse Karadja, car elle ajoute :)

« C'est, en vérité, une grande pitié que Mme F. n'ait pas complètement déshabillé Mme Rothe à sa *première* séance; les phénomènes ayant été obtenus en d'excellentes conditions, les assistants n'eussent pas apporté des soupçons injurieux aux séances suivantes. La remarque que Mme F. ne sait s'il faut attribuer les « raps » à Mme Corner (pauvre Mme Corner, elle aussi aujourd'hui est en cause ! l'une ou l'autre pourtant a dû produire les raps. N. du T.) ou à Mme Rothe, me pousse à mentionner que la *première fois* que Mme Rothe vint me voir, chez moi à Berlin, *mon mari frappa son signal habituel* (sept coups vifs). J'ai reçu ce signal par plusieurs médiums à différentes séances, mais là nous n'étions pas en séance, et je ne m'attendais à rien. Les raps se produisirent sur une table, à un mètre de Mme Rothe, qui avait les mains sur les genoux et les pieds sur le parquet; et nous étions en pleine lumière du jour.

« En réponse à la remarque du Dr Bohn que Mme Rothe *n'est pas du tout médium*, je mentionnerai une preuve magnifique qu'elle donna chez M. Flammarion, à Paris. Elle décrivit un Esprit souffrant, debout derrière Mme Flammarion, qui ne reconnut pas l'Esprit à la description. Mme Rothe dit que l'Esprit avait connu Mme Flammarion dans sa jeunesse, et qu'il

s'était suicidé en se tirant un coup de feu dans la poitrine. Mme Flammarion déclara qu'elle n'avait jamais connu personne dans ces conditions. Mme Rothe dit alors qu'il tendait des fleurs à Mme Flammarion, et en même temps *neuf* splendides roses, dites « Gloire de Dijon », ayant de longues tiges garnies d'épines, tombèrent sur ses épaules. Je demandai à Mme Rothe si l'Esprit ne pouvait dire son nom ou donner de preuve d'identité. Mme Rothe s'assit un moment en silence, parut écouter avec attention, puis : « Il dit qu'il s'appelait Gustave X. » Très émue, Mme Flammarion s'écria : « Gustave X ! Quoi ! J'ai connu un homme de ce nom quand j'étais jeune fille. Il s'est tué d'un coup de revolver ! » Ce petit fait seul prouve que Mme Rothe est une excellente voyante.

« Rien ne peut mieux répondre à l'accusation de *cupidité*, du Dr Bohn, que la belle action suivante que Mme Rothe fit à Paris. Le prix de la séance qu'elle devait donner chez Mme Noeggerath avait été convenu de 100 francs. C'était une affaire entendue, mais la veille de la séance, elle vint me dire qu'elle ne pouvait accepter d'argent, parce que ses guides désiraient qu'elle donnât cette séance *gratuitement*. Est-il probable que des scrupules si délicats arrivent à des fripons ? Combien y a-t-il de mediums qui refuseraient la rémunération convenue ? Cet acte seul appelle le respect sur l'humble femme du ferblantier. Pour moi, je la regarde comme une amie, une sœur en Jésus-Christ, et j'espère que beaucoup de Spiritualistes joindront leurs prières aux miennes pour cette femme persécutée, que l'on accable, que l'on écrase, et à qui on brise le cœur. Que Dieu lui donne la patience, la force et la paix, afin qu'elle puisse accomplir sa mission sur la terre, pour Sa Gloire et pour le Bien de l'Humanité ! »

« Princesse KARADJA ».

Je joins mes souhaits ardents à ceux de la princesse K. pour le triomphe de la Vérité et celui de la pauvre persécutée. Il me semble impossible que le lecteur ne sente pas dans ce langage fier et indigné les accents de la sincérité et du droit opprimé. J'ignore comment M. C. pourrait se disculper, car ses accusations sont formulées par écrit et répandues dans la presse. C'est donc par la voie de la presse que les contre-témoignages ont le droit de se produire. En ce qui concerne la séance chez Mme Noeggerath, j'ai dit que je joins ma voix à celle de Mme Karadja. Mon savant ami, M. G. Delanne, qui assistait à la séance de la princesse de Yarochenko, pourrait nous dire s'il confirme le récit de M. C. ou celui de Mme la princesse Karadja.

Quant au medium célèbre, censément démasqué à Londres, je ne puis mieux conclure qu'en me ralliant à ces paroles si vraies d'un autre grand médium, Mme Bessie Russell-Davies :

« Les savants, les malins et les journalistes, railleurs et superficiels, n'ont pas en vue la pure Vérité ; ils cherchent quelque chose de pratique ou d'amusant, quelque chose que l'on puisse imiter ou exploiter, ou qui fournisse de la « copie » intéressante. Il n'y a rien à en attendre. »

G. BÉRA.

Réponse à « F... »

Au moment de mettre sous presse, on me communique l'article de « F », paru dans le *Light* du 14 septembre. Le temps dont je dispose est trop court, pour faire à ce factum indigeste la réponse qu'il mérite. D'ailleurs, je craindrais d'abuser de la patience de nos lecteurs. Je me bornerai à dire que « F. » me prend à partie au sujet de mes articles en faveur de Mme Rothe qu'elle prétend avoir été écrits par un « enfant » et un « Don Quichotte ». Je m'excuse donc d'une défense personnelle.

Mon âge, qui me permettrait d'être aisément le père de « F. », me donne le droit de lui retourner justement la première qualification. Quant à la seconde, « F. » qui avoue ne pas me connaître, puise dans cette ignorance sa seule excuse ; car elle saurait combien on redoute, en général, ma présence dans les milieux spirites, à cause de ma tendance d'esprit à un scepticisme incorrigible. Aussi le terme de « Rapport », appliqué à mon récit des faits passés chez Mme Næggerath est-il très impropre, car ma présence n'y était point désirée, la chère dame le sait. Je n'ai voulu que « raconter » ce que j'ai vu ; mais je n'avais point à « rapporter », n'ayant pas mandat officiel pour cela. La forme de mon récit eût été évidemment tout autre dans ce dernier cas.

Enfin, pour faire justice de tout le long fatras moraliste que « F. » inflige à ses lecteurs anglais, je désire qu'ils sachent — et cela leur donnera la mesure de ce qu'il faut croire des affirmations de « F » — que ce qu'elle m'attribue *n'est pas du tout exact*, et que la vérité a été dénaturée, comme par une « enfant boudeuse et vexée ». Je le prouve aisément.

« F » m'attribue précisément le *contraire* de ce que j'ai écrit, et qui est imprimé dans les numéros de juin de la *Revue Spirite* et du 16 juin du *Spiritualisme moderne*. Rien de plus aisé à vérifier : j'aurais dit, *contrairement* à une lettre de Mme N. que Mme Rothe aurait été déshabillée par Mme N. *J'ai dit comme la lettre de Mme N.*, qu'elle le fut par les Esprits ; mais, comme je ne l'avais pas vu, j'ai cité la lettre de Mme N.

« F. » affirme qu'on ne peut croire à ma véracité, parce que j'ai omis de dire que le livre de la *Beaucie*. se trouvait dans la chambre avant son « apport ». *Je ne pouvais le dire puisque ce n'est pas vrai* ; et comment « F. » peut-elle affirmer cela, elle qui n'était pas présente ?

Et puis, est-ce que tout cela n'est pas enfantin ? Quel rapport cela a-t-il avec les « apports », et avec les précautions *bien prises* par douze témoins honorables, sensés et intelligents. C'est toujours le même système d'insinuations si antipathique ?

J'ai donc le droit de conclure, après les erreurs volontaires que je relève aujourd'hui, que le rapport prétendu scientifique de « F. » sur Anna Rothe me paraît fort suspect, et qu'il a pu y entrer des éléments qui expliquent l'échec des séances.

Ayant été attaqué nominativement dans le « Light », je compte sur la courtoisie bien connue de son éditeur pour faire connaître ma réponse à ses lecteurs.

G. BÉRA

LE PSYCHISME ET LES APOTRES

Ayant longuement étudié le Spiritisme expérimental et ses lois, j'ai compris sa beauté, sa raison d'être. J'y ai vu la régénération de l'humanité. Quoi de plus admirable en effet que cet amour, base de notre philosophie, s'augmentant sans cesse et se vivifiant des lumières de la science pour aller éclairer, assainir les recoins les plus obscurs, les plus fangeux de notre triste terre.

Des êtres particulièrement doués, le médium, le prophète, l'apôtre, sont venus en aide à nos découvertes pour les prouver par *des faits*. Oui, des faits tangibles, visibles pour tous les hommes de bonne volonté, sans distinction de religion, de race, de caste. Les faibles et les forts, les humbles et les puissants sont conviés au même banquet du progrès. Les esprits enténébrés ou retardés, en ont tressailli et se sont abattus sur nous. Leurs armes sont redoutables ! La plus redoutable est l'ignorance.

J'ai de la répugnance pour le rôle de justicier. Ne suis-je pas moi-même un être bien faible appartenant à une planète inférieure ? Je vais même jusqu'à plaindre les méchants qui ont fait verser des larmes, car ces larmes retomberont tôt ou tard sur leur conscience. Ce seront de durs moments à passer. Je ne désignerai donc que par une simple initiale ceux auxquels je vais faire allusion. Du reste qu'importe qu'ils s'appellent C, B ou H, ce n'est que la vérité que je veux rétablir.

Je viens donc vous donner la traduction d'une partie de ce que l'un de nos adversaires a publié et partout répandu en Suède dans le *Dagens-Nyheter*, du 1^{er} juillet 1901, et les suivants plus méchants encore.

Il s'agit de séances données à Paris par Mme Anna Rothe, le médium aux fleurs.

« Il y a quelque temps nous avons annoncé qu'une Allemande, Mme Anna Rothe, a donné à Paris des séances spirites, — à M. Camille Flammarion entre autres — auxquelles assistait la Princesse Karadja (1). La spécialité du médium consistait à produire des fleurs en l'air avec l'aide des esprits. Nos lecteurs ont certainement compris la valeur de ces affirmations, mais afin de détruire toute possibilité d'une croyance à la venue surnaturelle de ces fleurs, un Suédois résidant à Paris raconta dans le *Dagens-Nyheter* la façon dont elles ont été réellement produites. »

Ce début trahit tout d'abord une résolution bien arrêtée : attaquer à tout prix, le médium, c'est-à-dire le phénomène spirite, car c'est le spiritisme que visent nos antagonistes. C'était une belle victoire à remporter que d'aveugler notre cher maître Camille Flammarion que j'appelais « le bien-aimé » car nous élevions nos regards pleins d'espoir vers celui dont les œuvres si belles nous promettaient les secrets des étoiles...

Je ne raconterai pas la séance donnée chez lui, n'y ayant pas assisté, mais les récits fantaisistes qui suivront en donneront une idée :

« Mme Anna Rothe qui est de Bertin (2) y avait fait la connaissance de la princesse Karadja. Elle fut invitée à Paris pour y donner des séances payées. On sait que le célèbre astronome et écrivain, Camille Flammarion, s'intéresse à ces questions. Il invita donc Mme Rothe à dîner avec la princesse Karadja, M. C... et sa femme, Suédoise née B. »

M. C... fait le récit dans le *Dagens-Nyheter* des séances données chez M. et Mme Flammarion, chez des Russes, M. et Mme Yarochenko et chez moi.

Avant de parler de la séance chez moi je suis forcée de relater la dernière partie de la séance chez M. et Mme Yarochenko, bien que je n'y aie pas assisté ; mais des témoins dignes de foi me l'ont fait connaître.

Voici comment l'interprète de M. C... s'exprime :

« La princesse Karadja était près de Mme Rothe et sous le prétexte de communiquer son fluide au Médium elle avait posé ses deux mains sur la droite de celui-ci tandis que la gauche restait libre. Le médium attira les regards des personnes présentes sur un point de la chambre et laissa glisser sa main sur l'ourlet de sa jupe. De là, un petit bouquet fut jeté en l'air, décrivit une courbe et tomba à peu près à l'endroit qu'elle avait indiqué. Tout cela se passa si rapidement qu'un observateur attentif n'aurait pu remarquer d'où venait le bouquet, d'autant plus que le médium avait la main droite cachée sous les mains de la princesse Karadja. Mais M. C... se doutait de la façon dont les choses s'étaient passées, et, indigné,

(1) L'apôtre du spiritisme le plus cruellement poursuivi par nos détracteurs.

(2) Erreur. Elle est Saxonne.

il protesta contre une pareille mystification. Il en résulta une vive discussion, et le médium *crut prudent de s'éloigner*. Mais un des assistants avait eu l'indiscrétion de *soulever un peu cet ourlet* merveilleux et avait vu que *tout le bord* était garni de petits bouquets. L'explication était trouvée. »

Pardon, Monsieur. Suivant l'affirmation de témoins les choses ne se sont pas passées ainsi. C'est M. et Mme C... qui se sont retirés *les premiers* après avoir provoqué un grand désordre. Le médium fut déshabillé. *L'ourlet*, visité, on le trouva plat et ne contenant pas la moindre fleur. On ne trouva non plus ni poche, ni aucun objet sur le corps du médium. On reprit la séance, et des fleurs de la plus grande fraîcheur furent offertes aux assistants qui étaient restés dans la salle.

Maintenant arrivons à la séance donnée chez moi par Mme Rothe le 10 mai 1901 que j'affirme sur l'honneur, ainsi que l'ont fait tous les assistants, avoir été impeccable.

Voici comment M. C... la fait raconter, toujours dans le *Dagens Nyheter*:

« Pourtant les spirites non encore convaincus firent une séance chez une dame âgée de plus de 80 ans. Mme Noeggerath. M. C..., toujours sceptique, *y apporta un jupon que l'on aurait pu fixer autour du cou et des pieds du médium*, ce qui aurait rendu toute tromperie impossible, *mais Mme Rothe s'y refusa pour des raisons faciles à comprendre, mais elle accepta un autre jupon fermé à la taille et aux pieds*.

La preuve de ce mensonge d'une incroyable audace est facile à donner munie de nombreuses signatures.

M. et Mme C... n'ont JAMAIS, JAMAIS, JAMAIS mis les pieds chez moi!

Toutes les garanties avaient été prises avant la séance. Mme Rothe, suivant son expresse volonté, avait été *complètement dépouillée de ses vêtements* jusqu'aux bas et aux souliers, qui furent enfermés dans une chambre éloignée. Elle ne fut revêtue que d'une robe de chambre. Mon petit salon avait été scrupuleusement visité par les assistants. Mais ces détails ont déjà été donnés maintes fois; ils deviennent superflus.

M. C... reprend son récit :

« Dans ce costume elle produisit une orange derrière le rideau dans une « demi-obscurité ».

Pas une seule orange ne nous a été apportée, mais quantité de fleurs de toute fraîcheur couvertes de rosée ou ruisselantes d'eau, ainsi que d'autres apports. *Il n'y a pas eu de demi-obscurité; l'éclairage était très vif*. Mme Rothe était *au milieu de nous, en pleine lumière et non derrière un rideau*.

« La communication ne sembla pas très convaincante, car un M. Delanne, rédacteur d'un journal spirite, qui *toucha l'orange*, remarqua qu'elle était toute chaude. D'ailleurs *il avait vu* qu'elle l'avait ôtée de son corset ».

Mme Rothe *n'avait pas de corset* puisqu'elle avait été déshabillée, du reste

il suffit de dire que *M. Delanne n'assistait pas à cette séance*, la preuve en est imprimée dans sa *Revue scientifique et morale du spiritisme* de juillet 1901, page 57, *Revue de la Presse*, où il rend compte des phénomènes relatés par la *Revue Spirite*.

M. Delanne s'exprime en ces termes :

« La *Revue Spirite* (du 5 juin 1901) rend compte des séances d'apports de Mme Anna Rothe que nos lecteurs connaissent déjà, et relate les expériences personnelles de M. Béra avec ce même médium à Paris chez Mme Rufina Næggerath (le 10 mai). Le médium s'est *déshabillé entièrement* et n'a remis que sa chemise et un peignoir appartenant à la maîtresse de la maison, *ses vêtements restant dans une autre chambre*. Dans ces conditions qui offrent toute sécurité les apports ont été très nombreux, et M. Béra a vu en pleine lumière à 30 centimètres de ses yeux apparaître deux branches d'œillets blancs et rouges. Il y a eu également transport, d'une chambre à l'autre, d'une photographie enchâssée dans un cadre métallique. Ces phénomènes ont été observés bien des fois par les spirites, mais *rarement ils ont pu l'être dans des conditions aussi parfaites de contrôle*. »

Ah! Monsieur C... que vous avez peu réfléchi à la conséquence de vos actes! Par la conclusion de votre réquisitoire insensé, vous vous portez le dernier coup.

« Voilà la manière dont on peut conduire les spirites par le nez. Mais ils ne se laissent pas éclairer par la tromperie la plus évidente ».

Mais c'est en vous écoutant que l'on serait *conduit par le nez* pour employer un langage choisi. Vous le prouvez mieux vous-même que personne ne pourrait le faire.

« La princesse Karadja a écrit à l'un des assistants : si même Mme Rothe avait eu des fleurs dans sa jupe cela ne prouverait rien. Il faisait clair dans la chambre où eurent lieu les manifestations, et les esprits ont besoin d'un endroit obscur pour les manifestations. La princesse ajoute sérieusement : La jupe est une chambre obscure ».

La princesse Karadja nie énergiquement d'avoir tenu ou écrit ces propos, on ne s'est point contenté de lui avoir attribué des aveux ridicules. M. et Mme C... ont été jusqu'à l'accuser du plus vil intérêt comme mobile en faisant du spiritisme.

J'ai des amis en Suède. Je leur ai demandé des renseignements précis sur la princesse Karadja, qui est de Stockholm. Qu'elle me le pardonne. Je n'ai pas supposé, la connaissant déjà trop bien, que ces renseignements pussent la condamner. Je ne les ai demandés que par acquit de conscience. En effet, Les uns m'ont répondu ceci :

« La princesse Karadja *sacrifie beaucoup* pour la cause. Fatigues écrasantes jamais rémunérées. Voyages entrepris. Soutien accordé aux médiums

pauvres. Elle s'était fait un nom dans les lettres. On jouait ses pièces de théâtre partout. Elle a renoncé à tout pour la cause. Le produit même de ses livres a été employé en propagande. Elle a ouvert un bureau de renseignements gratuits. Elle distribue des livres aux pauvres..... »

D'autres Suédois ne connaissant point les premiers m'ont écrit :

« La princesse est une nature d'élite. Ses ouvrages spirites sont ravissants.

« Le *Zur dicht* a passé pour un chef-d'œuvre de l'avis des jeunes et des vieux. Elle est très estimée »...

Je ne prolonge pas les détails qui m'ont été donnés. Ce que je viens de dire suffit, je crois.

Je résume en affirmant que Mme Rothe toute glacée, toute meurtrie par les mauvais traitements qu'elle avait subis est venue m'offrir une séance en me suppliant, pour son honneur, de la soumettre aux garanties les plus sévères. J'y consentis avec une grande satisfaction, car j'avais eu l'occasion maintes fois d'étudier les facultés de Mme Rothe, et il est dans ma mission de réhabiliter les médiums méconnus ou calomniés, s'ils veulent bien se prêter aux conditions nécessaires pour obtenir une légitime revanche.

Voilà de quoi faire éclater les foudres de M. C... et C^{ie} sur ma tête pour me pulvériser. Qu'importe ! si les horizons clairs sont rendus aux innocents, aux médiums, aux victimes dont je suis l'avocate. Et puis que ceux qui souhaiteraient ma mort sachent que c'est sans regrets que je ferai mes adieux à une terre où la fraternité est si peu pratiquée.

J'ai d'abord eu l'idée de raconter en Suède *les faits* dans toute leur simplicité sans accuser personne, sans même donner aucune initiale. Je ne voulais qu'établir la vérité. De mes amis, à Stockholm avaient déjà traduit en suédois le récit exact de ma séance et des séances données au *Spiritualisme moderne*. Ils l'avaient remis dans les mains du Directeur d'un journal, à Stockholm, qui l'avait accepté. Quelques réflexions m'ont fait reprendre mon article, mais je ne l'ai pas déchiré, je le garde.

Quand, dans un salon je rencontrais parfois M. et Mme C... je tâchais, avec la plus grande courtoisie, de leur persuader que les phénomènes d'apports existent, que le médium était de bonne foi, je ne pus obtenir de M. C... que ces conclusions : « Il faut traiter tous les médiums comme des malfaiteurs. »

J'aurais voulu éviter de citer même les initiales de personnes qui étaient invitées dans une famille que j'aime et estime du fond de mon cœur, invitées aussi chez M. et Mme Flammarion que j'aime également.

Généralement je passe à côté de l'ignorant, car il n'y a pas de coupables, il n'y a que des ignorants, en disant : Attendons ! Mais dans le cas de Mme Rothe il y a des innocents que l'on fait souffrir horriblement. Des larmes que je dois sécher. Le cri de ma conscience ne me laisse point de

repos. Je ne faillirai pas à ma mission. Je la remplirai tant que ma main pourra tenir une plume, ma voix proclamer la vérité.

Je ne redoute point les hommes. Je n'ai que la crainte de faire de la peine à mes bien-aimés disparus qui me regardent et m'inspirent.

Mais il n'est point de déshérités dans l'immuable loi du progrès. L'évolution de tout homme est interrompue de haltes sur des terrains incultes. L'attardé y tresse des couronnes d'épines pour ses propres bienfaiteurs qu'il méconnaît. Leur tour viendra ; ils auront des couronnes d'épines aussi. Ils deviendront *voyants* alors, et, nouveaux *François d'Assise*, ils verront se changer en roses les gouttes de sang qui s'échapperont de leurs blessures.

RUFINA NÆGGERATH.

PSYCHOGRAPHIE

Par A. OXON (*suite*) (1).

Troisième série, écriture des mots dictés par les expérimentateurs.

New-York, 26 octobre 1877.

La seconde expérience est ainsi rapportée.

« La question de la puissance de la volonté et de son influence probable sur certaines manifestations spirituelles ayant été fortement débattue entre Mme Blavatsky et moi, je résolus de faire une expérience dans ce sens. Je me rendis seule chez M. Watkins et lui demandai d'écrire un seul mot sur une ardoise ; de tourner du côté de la table la surface de l'ardoise portant ce mot, de telle sorte qu'il me soit impossible de le voir. J'en fis autant à mon tour. Je demandai ensuite à M. Watkins de tenir avec moi mon ardoise double, entre les feuillets de laquelle j'avais placé un fragment de crayon et de vouloir que ce mot fût écrit sur elle. De mon côté je formulai aussi la volonté que mon mot fût écrit. M. Watkins paraissait plutôt incrédule au sujet de cette entreprise et fut réellement surpris, lorsqu'en ouvrant les ardoises, il trouva qu'elles portaient le mot que j'avais *voulu* y voir écrit.

« Essayons encore une fois, dit-il.

« Très bien, mais je propose que cette fois nous écrivions quelque chose de plus, une phrase de trois mots, par exemple. » M. Watkins écrivit, comme cela fut révélé plus tard, ces mots : « *Dieu est amour.* » J'écrivis : « *L'amour est éternel.* » M. Watkins prit l'ardoise double dont il s'était servi déjà, en disant : « Je suis poussé à tenir seul l'ardoise ». Tout à coup je suis frappée de l'idée qu'il va gagner une marche sur moi et j'insiste pour tenir l'autre

(1) Voir la *Recue* d'août.

bout, pour me donner à moi-même la conviction que rien n'a pu être écrit. Nous entendons grincer le crayon et quand nous ouvrons l'ardoise, nous trouvons deux phrases écrites. L'une était celle de M. Watkins « *Dieu est amour.* » L'autre n'était pas *ma* phrase, mais une troisième : « *La vérité est puissante* ». J'en fus profondément troublée.

« Ceci, Monsieur Watkins, n'est pas l'effet de ma volonté ni de la vôtre. Quelle est donc la troisième volonté qui est intervenue ? »

« Je pense, dit-il, que je puis vous le dire. Tandis que vous écriviez votre phrase sur l'ardoise, j'avais déjà terminé la mienne et je cherchais à deviner ce que vous aviez choisi. Je pensais que ce serait « *La vérité est puissante* » et voilà comment cette phrase est venue.

« Monsieur Watkins, je ne vous demande pas de penser, mais de vouloir. Néanmoins cette expérience est intéressante et peut contribuer à démontrer la justesse de la théorie que j'ai adoptée. Maintenant, essayons autre chose ».

Mais on annonça l'arrivée d'un assistant et je n'eus plus d'autre occasion d'essayer la puissance de ma volonté en opposition avec celle de M. Watkins.»

QUATRIÈME SÉRIE. — RÉPONSES ÉCRITES DANS DES BOITES CLOUÉES,
LIÉES ET SCELLÉES.

Rappelons-nous que Mme Andrews affirme avoir obtenu des réponses écrites à des questions tracées sur la face interne d'une ardoise, que l'on vissait ensuite sur une autre. Comme épreuve qui, si elle ne les surpasse pas, peut tout au moins égaler toutes celles qui ont pu être rapportées, je citerai le cas suivant, observé en présence de Monck et attesté par MM. G. H. et W. P. Adshead. Le voici :

Le Dr R. S. Wyld, auteur de *The Physics and Philosophy of the senses*, et d'autres études philosophiques, ayant été amené à s'occuper des phénomènes psychiques, proposa certaines épreuves qui lui semblaient de nature à lui donner toute satisfaction. Bien convaincu qu'il y avait une absolue nécessité d'obtenir les preuves les plus décisives qu'il soit possible de se procurer, dans un ordre de faits qui sortent aussi complètement de l'ordinaire, voici le genre d'expériences qu'il imagina : « Prenez une boîte soigneusement ficelée, avec des nœuds à chaque croisement des ficelles et des cachets sur chaque nœud. Qu'une feuille de papier à écrire, portant les signatures des investigateurs présents, comme moyen de contrôle, y ait été au préalable déposée avec un bout de crayon. Si quelques mots sont écrits sur cette feuille pendant qu'elle est ainsi renfermée, il est certain que vous aurez là une preuve qui ne pourra être contestée ».

M. W. P. Adshead approuva ces propositions et raconte de la façon suivante le résultat de l'expérience :

« Le vendredi, 4 août, après-midi, je rencontrai à Derby le Dr Monck. Je

lui demandai s'il avait reçu la lettre du Dr Wyld et sur sa réponse négative, je lui fis connaître le dispositif qu'il proposait d'expérimenter : « Je l'ai déjà essayé plusieurs fois avec succès », me dit-il. Le Dr Monck tomba alors pendant deux ou trois minutes sous l'influence de *Samuel*, qui dit en réponse à ma question : « Si vous voulez organiser une séance pour ce soir, je ferai tout mon possible pour réussir encore cette expérience. » Il fut décidé d'agir de la sorte et l'on se donna rendez-vous chez Mme Ford. Les personnes qui s'y trouvèrent réunies étaient : le Dr Monck, Mme Ford, mon fils, sa femme et moi-même.

Pour que l'on puisse bien comprendre tous les incidents de cette séance, je dois faire connaître tout d'abord, qu'un jour ou deux auparavant le Dr Monck avait reçu d'un Monsieur habitant Londres une lettre contenant un pli cacheté, portant la souscription suivante : « Ne pas ouvrir : il y a neuf questions auxquelles on devra demander des réponses. » Le Dr Monck fit passer ce pli à mon fils, en lui demandant de le garder en sa possession jusqu'à ce qu'on ait pu répondre formellement aux questions susdites.

Mon fils fournit une boîte en bois avec couvercle séparé et une ficelle ; Mme Ford fournit une feuille de papier, une enveloppe, un crayon, de la cire, un marteau, des clous et deux petites sonnettes, de telle sorte qu'aucun des objets qui devaient servir dans l'expérience qu'on allait tenter n'avait jamais été en la possession du Dr Monck. On fit circuler la boîte pour que chacun pût l'examiner et tout le monde convint qu'elle était bien appropriée au but poursuivi.

Le Dr Monck déchira un coin de la feuille de papier et me donna le morceau que je gardai dans ma poche. On soumit alors la feuille à l'examen de tous et il fut constaté qu'elle était bien blanche et ne portait aucune marque de quelque sorte que ce fût. Le Dr Monck la plia aux yeux de tous et la plaça dans l'enveloppe qu'il ferma. Chacune des personnes présentes apposa ses initiales sur cette enveloppe et je la déposai dans la boîte, avec les deux petites sonnettes et le crayon. Je proposai de clouer la boîte, comme supplément de fermeture par la corde et les cachets. La proposition fut adoptée et chacun enfonça son clou. Tous étaient alors parfaitement convaincus que le contenu de la boîte était suffisamment mis en sûreté. Cependant pour ajouter encore doublement à cette sécurité, je tins essentiellement à donner une nouvelle garantie en entourant la boîte d'une ficelle qui ne portait aucune trace de raccord ni de nœud. En fait, je la serrai si étroitement qu'on ne pouvait la faire glisser d'un quart de pouce en aucun sens et que par cette opération les bords de la boîte se trouvèrent strictement serrés contre le couvercle. Je fixai la corde par plusieurs nœuds, qui laissèrent encore des bouts d'environ deux pouces. Je recouvris complètement de cire ces nœuds et ces bouts, demandant un cachet pour les sceller. Comme personne n'en

possédait, je demandai de retirer les bagues des doigts et de les apposer sur la cire; ce qui fut fait. J'aime à croire que ceci est de nature à répondre aux hypothèses de ceux qui pourraient prétendre que les cachets ont pu être rompus et réappliqués, pour ne pas parler des autres difficultés qui se seraient présentées, entre autres celle de refaire le tout sans lumière.

Après quelques instants de séance, on entendit partir de la boîte des bruits semblables à ceux de sonnettes que l'on agiterait. Nous voyons alors cette boîte se remuer doucement, se lever d'environ un pouce par un de ses bouts, puis tout redevient tranquille. Comme il ne se produisait plus rien depuis quelque temps, le D^r Monck nous demande de poser nos mains sur la boîte, pour nous assurer que rien ne sera modifié sous aucun rapport; puis, pour augmenter le pouvoir il réclame moins de lumière. On accède à sa demande et peu après *Samuel* s'empare du médium. Après quelques instants de conversation sur le caractère de la séance, on lui demande s'il croit pouvoir écrire un peu, dans les conditions de sévère contrôle que l'on a adoptées. Il répond qu'il pense bien y arriver et demande ce que l'on veut qu'il écrive. Mon fils se rappelant alors le pli cacheté dont il est dépositaire, dit : « Soyez assez bon pour répondre aux questions contenues dans le pli cacheté que j'ai dans ma poche. »

Aussitôt nous entendons le bruit du crayon à l'œuvre et en fort peu d'instants tout fut terminé. On nous demande de relever la lumière et d'ouvrir la boîte. Nous tenons à l'examiner avant de l'ouvrir. Nous trouvons que la ficelle et les marques des bagues dans la cire sont intactes et après avoir coupé les ficelles, ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que je parviens à enlever les clous pour ôter le couvercle. J'extrais l'enveloppe et je constate que c'est bien celle que j'ai déposée, car elle porte toutes les initiales dont j'ai parlé plus haut. Je l'ouvre, j'en retire la feuille de papier et j'en approche immédiatement le fragment qui a été enlevé d'un de ses angles et dont je ne m'étais pas désaisi. Il s'adapte parfaitement, car sur un des bords il y a des pointes et des échancrures, qui ne permettent pas de douter un seul instant que les deux morceaux viennent de la même feuille. Sur un des côtés de la feuille se trouvent écrites les phrases suivantes, outre quelques autres mots que je ne crois pas utile de reproduire ici :

Derby, 3 août 76.

Cher X...

1° Je crois qu'un changement est probable : les circonstances sont souvent des gendarmes qui nous disent d'autorité : Circulez.

2° X... Street pourrait bien être choisie. Imitiez-moi et prenez-en votre parti.

3° Si c'est nécessaire, nous vous pousserons.

4° Une ville lui conviendra tout à fait.

5° Non. Habitez avec un étranger.

6° Pourquoi désirerais-je que vous vous brûliez les doigts? N'avez-vous pas déjà assez fabriqué?

7° Ni dans l'un, ni dans l'autre quartier. Contentez-vous de X...

8° Ne quittez pas Londres.

9° Oui. Posez-nous quelques autres questions. Nos conseils sont gratuits.

SAMUEL, M. A. A. etc.

Je demande alors à mon fils d'ouvrir le pli cacheté, ce qu'il fait sous les yeux de tous les assistants. On y trouve une feuille de papier sur laquelle ce qui suit était écrit à l'encre :

« Mes chers esprits amis. — Convaincu comme je le suis que vous êtes capables de donner des conseils à vos amis terrestres, je demande vos avis les mieux réfléchis sur les questions suivantes :

1° Pensez-vous que mon changement de domicile soit imminent?

2° Croyez-vous que c'est dans X... Street que j'irai?

3° Sinon, ne pourriez-vous me pousser vers la direction que je dois prendre?

4° Croyez-vous que X... se fixe dans une ville?

5° S'il en est ainsi, me conseillez-vous d'aller demeurer avec lui?

6° Etes-vous d'avis que je recommence à fabriquer?

7° Si oui, dans quel quartier dois-je le faire? Est-ce dans X... ou dans Y...?

8° Dans l'autre hypothèse, dois-je me fixer à Londres ou en province?

9° Si mes amis les esprits ont encore quelque autre conseil à me donner, je les prie de le faire pour tout ce qui touche à mon bonheur, car je désire recourir à leur aide pour guider tous mes pas.

Les questions ci-dessus sont posées par X...

Je pense que l'on voudra bien m'accorder que ce qui a été écrit dans la boîte fournit exactement les réponses les plus directes aux questions contenues dans le pli cacheté et le problème qui reste à résoudre est le suivant : comment les réponses se sont-elles produites?

J'ai rapporté dans leurs plus minutieux détails les faits tels qu'ils se sont produits et je pense qu'il ne faut pas chercher loin la solution de la question; mais je veux d'avance réfuter la supposition que je prévois, que : par un moyen quelconque le médium a eu connaissance des questions; qu'il a préparé les réponses sur une feuille de papier qu'il est parvenu à introduire dans l'enveloppe, après que tout le monde eût examiné la feuille de papier fournie par Mme Ford et avant que chacun eût apposé ses initiales. Pour cela je ferai remarquer que l'adoption de cette hypothèse se heurte à ce fait que le fragment de papier que j'ai conservé avait bien été détaché d'une feuille blanche, et qu'il s'adaptait rigoureusement à la feuille sur

laquelle les questions ont été trouvées écrites. En outre, il faudrait dire comment et dans quelles circonstances un être humain quelconque a pu connaître quel sujet serait choisi à titre d'épreuve écrite. En effet, mon fils affirme solennellement que jusqu'au moment où la boîte a été scellée avec tant de précautions et où *Samuel* demanda ce que l'on voulait qu'il écrivît, il ne lui était pas venu l'idée de demander que des réponses fussent faites aux questions contenues dans le pli cacheté qu'il avait dans la poche.

On peut donc affirmer que cette partie du phénomène considérée par le D^r Wyld comme décisive en faveur de la vérité du spiritualisme a été obtenue dans des conditions encore plus sévères que celles qu'il avait requises, car la boîte a été non seulement liée et scellée, mais son couvercle a encore été fixé par des clous. »

Déjà M. G. H. Adshead avait obtenu un succès analogue :

« Le D^r Robert Wyld, d'Edimbourg, proposa récemment l'épreuve suivante comme capable de fournir en faveur du spiritualisme *la preuve la plus décisive et la plus absolue que les opposants les plus illustres seraient jamais capables de réclamer*. Le D^r Monck s'empressa de l'accepter dès que nous la lui fîmes connaître et il la tenta aussitôt. Neuf d'entre nous apposèrent leurs signatures sur une feuille de papier, fournie par moi et que le docteur n'avait jamais vue. Auparavant chacun de nous l'avait examinée sur les deux faces, à la pleine lumière de deux becs de gaz et elle avait été trouvée parfaitement blanche. Un sceptique, complètement inconnu du docteur, plia la feuille et l'introduisit dans la boîte, en même temps qu'un crayon fourni par moi. Un autre sceptique fixa le couvercle au moyen de quatre clous, qu'il enfonça jusqu'à la tête à coups de marteau. Ce dernier prit un fort ruban blanc fourni par Mme Ford, l'enroula en tous sens autour de la boîte, faisant plusieurs nœuds à chaque croisement du lien et fixa les deux bouts de celui-ci sur le couvercle de la boîte, au moyen de cire à cacheter sur laquelle fut apposé un cachet avec légende fourni par un autre sceptique. Jusqu'à ce que la boîte fût ainsi scellée avec autant de précautions, le D^r Monck eut soin de se tenir en arrière de la table et n'approcha même pas du bout du doigt ni la boîte, ni le papier, ni le lien, etc. »

Au bout de peu de minutes *Samuel* s'empara du médium et me demanda si je désirais qu'il écrivît quelque chose de particulier sur le papier ainsi renfermé. « Oui, répondis-je, écrivez : Mon amour pour Louie. » « Ce sera fait, dit-il, en un clin d'œil. » Et sans reprendre haleine, il ajouta : « Ouvrez la boîte. » M. W. Smith, de Gérard Street, qui avait cloué le couvercle, coupa les liens avec précaution et constata que tous les cachets étaient encore bien adhérents et intacts, puis à l'aide d'un tourne-vis et avec beaucoup de peine, il parvint à ouvrir la boîte et à la clarté des deux becs de gaz brûlant à plein, nous pûmes tous voir M. Smith retirer le papier,

constater que c'était bien la feuille sur laquelle nous avions apposé nos signatures et que tout l'espace qu'elles avaient laissé blanc sur l'un comme sur l'autre côté était couvert de la grande et très lisible écriture bien connue de *Samuel*. On lisait sur l'un des côtés : « Salut ! Présentez mes compliments au Dr Wyld, et demandez-lui si ceci est bien ce qu'il désire. Je l'ai souvent fait et même beaucoup mieux avec ce médium — SAMUEL. » De l'autre côté il y avait : « 6 août 1876. — Mon amour pour Louie. » On fit sur-le-champ un récit détaillé de tous ces faits et tous les témoins qui avaient signé la feuille blanche signèrent le compte-rendu pour qu'il pût être publié. »

Sauf dans le cas d'un critique souverainement pointilleux, qui n'accepte que le témoignage de ses propres sens et même s'en défie encore dans bien des cas, je ne vois guère comment un témoignage comme le précédent pourrait être mis de côté. Les conditions dans lesquelles l'expérience a été faite sont convaincantes. Il n'est que juste de reconnaître que les phénomènes dont j'ai été témoin en présence de ce psychiste spécial se sont présentés dans des conditions extrêmement satisfaisantes et les mieux faites pour faciliter une rigoureuse observation. Il en a été de même dans un grand nombre des cas cités, ainsi que dans le suivant que je présente comme spécimen des soins pris pour contrôler ces faits. Il a été rédigé et signé par Joseph Clapham de Keighley, à la date du 6 octobre 1876 et mentionne les conditions dans lesquelles Monck se plaça lui-même dans cette circonstance :

« Il n'y a ici aucune possibilité d'erreur, parce que :

1° Une personne étrangère au docteur et reconnue comme sceptique a nettoyé l'ardoise ;

2° Tandis que cette personne la tenait, tous les assistants en ont fait l'inspection et l'ont déclarée parfaitement exempte de toute écriture.

3° Le sceptique la tint sous la table, à une distance d'au moins quatre pieds du médium.

4° Instantanément il *sentit* aussi nettement qu'il *entendit* le bruit de l'écriture sur l'ardoise.

5° Tous les assistants entendirent le même bruit.

6° Aucune personne vivante, excepté le sceptique susmentionné, ne toucha l'ardoise, depuis le moment où celui-ci la nettoya, jusqu'à celui où il la ramena à la lumière, ce qui permit à tous de constater qu'elle était couverte d'écriture.

7° Les mains du Dr Monck étaient parfaitement en vue sur la table, qu'elles ne quittèrent pas de tout le temps.

8° Toute la séance se tint en pleine bonne lumière.

9^e La séance se tenait chez l'un de nous; nous y étions réunis et avons inspecté le domicile avant l'arrivée du Docteur.

10^e Je ne dois pas oublier d'ajouter que le Docteur m'avait autorisé à inspecter complètement ses vêtements avant et après la séance.

11^e Et, enfin, que le contenu du message avait un rapport direct avec ce que nous venions de chanter.

Traduit par le D^r O. DUSART.

L'ABOLITION DE LA GUERRE

PAR LA TRANSFORMATION DES ARMÉES

(suite (1))

Lorsqu'on veut réformer une institution, un ordre de choses établi quelque, on ne trouve généralement rien de mieux que de le supprimer totalement et de le remplacer par un autre tout différent, sans se préoccuper des difficultés, des obstacles et des dangers même que pourra faire courir cette opération si simple à première vue. Il semble, en effet, tout naturel de remplacer le mal ou ce qu'on juge ainsi par ce qu'on juge bien et même ce qui est bien parce qu'on juge mieux. Les partisans de la guerre eux-mêmes ne raisonnent pas autrement. Pour eux, la conquête d'un pays coûte, il est vrai, du sang; mais elle permet d'accroître la richesse et la grandeur d'un empire, en substituant en même temps, dans le pays conquis, les lois et coutumes du vainqueur, — toujours supérieures ou jugées telles, — à celles du vaincu, à l'intérêt duquel on a la prétention plus ou moins sincère de travailler. Ce n'est pas autrement que raisonna Napoléon, il y a un siècle, lorsqu'il asservit et pétrit, pour ainsi dire ensemble, la plupart des Etats de l'Europe pour en fonder son colossal empire, — qui devait si promptement s'effondrer et dont la chute allait nous coûter tant de haines et de ruines et laisser derrière elle, au lieu d'une Europe pacifiée et pacifique, une Europe encore aujourd'hui inquiète, menaçante et armée jusqu'aux dents.

Si nous voulons faire disparaître le fléau de la guerre, n'imitons donc pas ceux qui la font. Ne supprimons pas, ne détruisons pas; mais, faisons servir à un bon usage la force déployée et dépensée pour un mauvais.

Qu'on remplace un mauvais outil par un bon, un ouvrier maladroit par un habile, rien de plus juste; mais lorsqu'il s'agit d'une institution plus que séculaire, intéressant non pas une portion de la société, mais la société tout

(1) Voir le numéro d'août.

entière, il est sage d'y regarder à deux fois. La moindre réforme exige, avant de recevoir son plein effet, l'accord du plus grand nombre d'opinions possible qui étaient, en principe, hésitantes ou partagées sur son utilité. On ne réforme pas toujours ce que, avec la meilleure intention du monde, on prétend réformer. La Révolution avait cru de bonne foi, en supprimant le roi, renverser la royauté avec tous les abus qui en découlaient. Or, nous avons eu encore après elle trois rois et deux empereurs, et, à l'heure actuelle, si nous avons la république, pouvons-nous dire qu'elle est la République idéale, et qu'avec elle ont disparu tous les abus signalés par nos pères?

Certaines transformations s'opèrent, pour ainsi dire, sans difficulté et sans secousses : ce sont celles qui arrivent à point comme des fruits mûrs et dont les avantages sont appréciables pour tous. Tel, le remplacement des diligences par les chemins de fer, qui n'ont pas tué du tout le service des voitures, pas plus que les bicyclettes et les automobiles, aujourd'hui ne diminuent les transports par chemins de fer ou par chevaux. On peut en dire autant de toutes les améliorations apportées par les progrès de la science et de l'industrie.

Dans la question qui nous occupe, il s'agit de la guerre. C'est un mal, c'est entendu. Mais quel est l'auteur de ce mal ? Qui fait la guerre ? Est-ce un homme, une catégorie d'hommes seulement ? — Non, c'est une délégation de toutes les nations civilisées qui agit en leur nom et qu'on appelle *armée*. Deux armées sont en présence : l'une française, l'autre allemande. Suivant que le sort en décide, on ne dit pas que c'est l'armée française, mais la France qui est victorieuse ou vaincue. L'armée n'est pas à la disposition des gouvernés, mais bien des gouvernants et c'est leur principale force. La supprimer serait donc supprimer les gouvernements. Sommes-nous de taille à faire mieux que n'a fait la Révolution ? Qu'arriverait-il si le service militaire était complètement supprimé ? — Cette réforme radicale ne modifierait en rien évidemment l'opinion de ceux qui croient l'armée non seulement nécessaire, mais indispensable. Le nombre en est assez grand, et il est présumable qu'ils ne tiendraient pas du tout compte de la réforme et qu'ils ne manqueraient pas de réagir en se révoltant et en prenant les armes contre leurs adversaires pacifiques et moins nombreux, qu'ils n'auraient pas de peine à réduire. D'un autre côté, comment, sans armée, pourrions-nous maintenir la sécurité et l'existence même de nos colonies ? — Nous l'avons déjà dit : il faudrait que la réforme fût adoptée et appliquée en même temps par toutes les nations civilisées. Qu'un tel accord soit possible entre les membres d'un congrès de la Paix, nous l'admettons sans peine ; mais il n'en est malheureusement pas de même entre les gouvernements représentés par ces délégués. A quoi ont abouti jusqu'à présent tous ces congrès de la Paix organisés depuis plus de cinquante ans dans les diverses capitales de

l'Europe? Ont-ils fait cesser ou seulement diminuer les guerres? Ont-ils tempéré cette rage d'armements qui nous dévore et qui nous ruine?

Écoutons ce que disait Victor Hugo, à Paris, le 21 août 1849, à l'ouverture d'un congrès de la paix qu'il présidait (1):

«
« Messieurs, cette pensée religieuse, la paix universelle, toutes les nations liées entre elles d'un lien commun, l'évangile pour loi suprême, la médiation substituée à la guerre, cette pensée religieuse est-elle une idée réalisable? Beaucoup d'esprits positifs, comme on parle aujourd'hui, beaucoup d'hommes politiques vieillies, comme on dit, dans le maniement des affaires, répondent: Non. Moi, je réponds avec vous, je réponds sans hésiter, je réponds: Oui! (*Applaudissements*) et je vais essayer de le prouver tout à l'heure.

« Je vais plus loin; je ne dis pas seulement: c'est un but réalisable, je dis: C'est un but inévitable; on peut en retarder ou en hâter l'avènement, voilà tout.

« La loi du monde n'est pas et ne peut pas être distincte de la loi de Dieu. Or, la loi de Dieu, ce n'est pas la guerre, c'est la paix (*Applaudissements*). Les hommes ont commencé par la lutte, comme la création par le chaos (*Bravo! bravo!*). D'où viennent-ils? De la guerre; cela est évident. Mais où vont-ils? à la paix; cela n'est pas moins évident.

« Quand vous affirmez ces hautes vérités, il est tout simple que votre affirmation rencontre la négation; il est tout simple que votre foi rencontre l'incrédulité; il est tout simple que, dans cette heure de nos troubles et de nos déchirements, l'idée de la paix universelle surprenne et choque presque comme l'apparition de l'impossible et de l'idéal; il est tout simple que l'on crie à l'utopie; et, quant à moi, humble et obscur ouvrier dans cette grande œuvre du xix^e siècle, j'accepte cette résistance des esprits sans qu'elle m'étonne ni me décourage. Est-il possible que vous ne fassiez pas détourner les têtes et fermer les yeux dans une sorte d'éblouissement, quand, au milieu des ténèbres qui pèsent sur nous, vous ouvrez brusquement la porte rayonnante de l'avenir? (*Applaudissements.*)

« Messieurs, si quelqu'un, il y a quatre siècles, à l'époque où la guerre existait de commune à commune, de ville à ville, de province à province, si quelqu'un eût dit à la Lorraine, à la Picardie, à la Normandie, à la Bretagne, à l'Auvergne, à la Provence, au Dauphiné, à la Bourgogne: un jour viendra où vous ne ferez plus la guerre; un jour viendra où vous ne lèverez plus d'hommes d'armes les uns contre les autres, un jour viendra où l'on ne dira plus: — Les Normands ont attaqué les Picards, les Lorrains ont repoussé

(1) Extrait des œuvres posthumes de V. Hugo: *Avant l'exil*.

les Bourguignons. Vous aurez bien encore des différends à régler, des intérêts à débattre, des contestations à résoudre, mais savez-vous ce que vous mettrez à la place des hommes d'armes? savez-vous ce que vous mettrez à la place des gens de pied et de cheval, des canons, des fauconneaux, des lances, des piques, des épées? Vous mettrez une petite boîte de sapin que vous appellerez l'urne du scrutin, et de cette boîte il sortira, quoi! une assemblée! une assemblée en laquelle vous vous sentirez tous vivre, une assemblée qui sera comme votre âme à tous, un concile souverain et populaire qui décidera, qui jugera, qui résoudra tout en loi, qui fera tomber le glaive de toutes les mains et surgir la justice dans tous les cœurs, qui dira à chacun : Là finit ton droit, ici commence ton devoir. Bas les armes! vivez en paix! (*Applaudissements.*) Et ce jour-là, vous vous sentirez une pensée commune, des intérêts communs, une destinée commune; vous vous embrasserez, vous vous reconnaîtrez fils du même sang et de la même race; ce jour-là, vous ne serez plus des peuplades ennemies, vous serez un peuple; vous ne serez plus la Bourgogne, la Normandie, la Bretagne, la Provence, vous serez la France. Vous ne vous appellerez plus la guerre, vous vous appellerez la civilisation.

« Si quelqu'un eût dit cela à cette époque, messieurs, tous les hommes positifs, tous les gens sérieux, tous les grands politiques d'alors se fussent écriés : — Oh! le songeur! Oh! le rêve-creux! Comme cet homme connaît peu l'humanité! Que voilà une étrange folie et une absurde chimère! — Messieurs, le temps a marché, et cette chimère, c'est la réalité. (*Mouvement.*)

« Et, j'insiste sur ceci, l'homme qui eût fait cette prophétie sublime eût été déclaré fou par les sages, pour avoir entrevu les desseins de Dieu! (*Nouveau mouvement.*)

« Eh bien! vous dites aujourd'hui, et je suis de ceux qui disent avec vous, tous, nous qui sommes ici, nous disons à la France, à l'Angleterre, à la Prusse, à l'Autriche, à l'Espagne, à l'Italie, à la Russie, nous leur disons :

« Un jour viendra où les armes vous tomberont des mains, à vous aussi! Un jour viendra où la guerre paraîtra aussi absurde et sera aussi impossible entre Paris et Londres, entre Pétersbourg et Berlin, entre Vienne et Turin, qu'elle serait impossible et qu'elle paraîtrait absurde aujourd'hui entre Rouen et Amiens, entre Boston et Philadelphie. Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure, et vous constituerez la fraternité européenne, absolument comme la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Lorraine, l'Alsace, toutes nos

provinces, se sont fondues dans la France. Un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand Sénat souverain qui sera à l'Europe ce que le Parlement est à l'Angleterre, ce que la diète est à l'Allemagne, ce que l'assemblée législative est à la France ! (*Applaudissements.*) Un jour viendra où l'on verra ces deux groupes immenses, les Etats-Unis d'Amérique, les Etats-Unis d'Europe (*Applaudissements*), placés en face l'un de l'autre, se tendant la main par dessus les mers, échangeant leurs produits, leur commerce, leur industrie, leurs arts, leurs génies, défrichant le globe, colonisant les déserts, améliorant la création sous le regard du créateur, et combinant ensemble, pour en tirer le bien-être de tous, ces deux forces infinies, la fraternité des hommes et la puissance de Dieu ! (*Longs applaudissements.*)

« Et ce jour-là, il ne faudra pas quatre cents ans pour l'amener, car nous vivons dans un temps rapide, nous vivons dans le courant d'événements et d'idées le plus impétueux qui ait encore entraîné les peuples, et, à l'époque où nous sommes, une année fait parfois l'ouvrage d'un siècle.

« Et Français, Anglais, Belges, Allemands, Russes, Slaves, Européens, Américains, qu'avons-nous à faire pour arriver le plus tôt possible à ce grand jour ? Nous aimer (*Immenses applaudissements*).

« Nous aimer ! Dans cette œuvre immense de la pacification, c'est la meilleure manière d'aimer Dieu ! »

« »

Trois jours après, le 24 août, à la clôture de cet imposant congrès, — cette date était l'anniversaire de la Saint-Barthélemy — on voyait s'embrasser devant le fauteuil du président, aux acclamations de l'assemblée et du public des tribunes, M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, et M. le pasteur Coquerel. Et Victor Hugo, terminant son discours de clôture, s'écriait :

« Osez maintenant nier le progrès ! (*Nouveaux applaudissements.*) Mais, sachez-le bien, celui qui nie le progrès est un impie, celui qui nie le progrès nie la Providence, car providence et progrès c'est la même chose, et le progrès n'est qu'un des noms humains du Dieu éternel ! (*Profonde et universelle sensation. Bravo ! bravo !*)

« Frères, j'accepte ces acclamations, et je les offre aux générations futures. (*Applaudissements répétés.*) Oui, que ce jour soit un jour mémorable, qu'il marque la fin de l'effusion du sang humain, qu'il marque la fin des massacres et des guerres, qu'il inaugure le commencement de la concorde et de la paix du monde, et qu'on dise : — Le 24 août 1572 s'efface et disparaît

sous le 24 août 1849 ! (*Longue et unanime acclamation.*) — *L'émotion est à son comble ; les bravos éclatent de toutes parts ; les Anglais et les Américains se lèvent en agitant leurs mouchoirs et leurs chapeaux vers l'orateur, et, sur un signe de M. Cobden (vice-président du congrès), ils poussent sept hourras.* »

Paroles de poète !... Visions étoilées à travers les nuages d'un obscur et lointain avenir !... Hélas ! depuis cette date du 24 août 1849, que d'affreuses guerres, que d'horribles massacres devaient encore ensanglanter le monde jusqu'à l'Année terrible, jusqu'à cette année tragique où la France, abandonnée de ces mêmes nations à qui elle avait crié les noms magiques de paix et d'amour, allait se voir écrasée par l'Allemagne, et, plus encore, trahie par ses chefs et frappée au cœur par ses propres enfants, à ce point qu'on devait voir tomber parmi les milliers de victimes de l'horrible guerre civile ce même abbé Deguerry, que nous avions vu acclamé vingt et un ans plus tôt pour son élan si spontané, si généreux, si chrétien en faveur de la concorde universelle.

Aussi quel revirement dans l'âme du poète ! Ecoutez son apostrophe hautaine et vengeresse :

A ceux qui reparlent de fraternité (1)

Quand nous serons vainqueurs, nous verrons. Montrons-leur,
Jusque-là, le dédain qui sied à la douleur.
L'œil âprement baissé convient à la défaite.
Libre, on était apôtre, esclave, on est prophète ;
Nous sommes garrottés ! Plus de nations sœurs !
Et je prédis l'abîme à nos envahisseurs.
C'est la fierté de ceux qu'on a mis à la chaîne
De n'avoir désormais d'autre abri que la haine.
Aimer les Allemands ? Cela viendra, le jour
Où par droit de victoire on aura droit d'amour.
La déclaration de paix n'est jamais franche
De ceux qui, terrassés, n'ont pas pris leur revanche ;
Attendons notre tour de barrer le chemin.
Mettons-les sous nos pieds, puis tendons-leur la main,
Je ne puis que saigner tant que la France pleure.
Ne me parlez donc pas de concorde à cette heure ;
Une fraternité bégayée à demi
Et trop tôt, fait hausser l'épaule à l'ennemi ;
Et l'offre de donner aux rancunes relâche
Qui demain sera digne, aujourd'hui serait lâche.

Cependant toujours hanté de visions prophétiques, le poète, j'allais dire le médium, se reprend quelques pages plus loin, en parlant de l'*Avenir* :

(1) Extrait de l'*Année terrible*.

Et comme je songeais, pâle et prêtant l'oreille,
Je sentis un esprit profond me visiter,
Et, peuples, je compris que j'entendais chanter
L'espoir dans ce qui fut le désespoir naguère,
Et la paix dans la gueule horrible de la guerre.

Trente ans se sont écoulés depuis ces sombres événements, si bien que la nouvelle génération les ignore presque. Depuis, l'Europe a joui d'une paix plutôt factice que profonde, la paix de ceux qui ne s'endorment pas sans songer à la guerre possible du lendemain. Bien des congrès de la paix ont précédé celui de La Haye et d'autres encore ont suivi; et, cependant, nous sommes toujours, plus que jamais, sur le qui-vive? Les apôtres de la paix — et ils sont nombreux, pleins de foi et d'ardeur — n'arrivent donc pas à s'entendre et la solution de l'arbitrage qu'ils préconisent est donc insuffisante? — Alors qu'ils la complètent ou qu'ils en cherchent une autre. Qu'ils soient un peu moins attentifs aux applaudissements de leurs collègues et d'un public prévenu en leur faveur; et que, rentrés dans leurs patries, ils se hâtent de répéter et de commenter devant leurs concitoyens les paroles échangées ou entendues et les vœux formulés. Et puis, qu'ils prêtent une oreille attentive aux observations des uns, comme aux murmures et aux plaintes des autres. Qu'ils écoutent aussi bien ceux qui diront que l'armée est l'école de toutes les vertus, de tous les courages et de toutes les grandeurs, que ceux qui la représenteront comme le foyer de tous les vices, de toutes les lâchetés, de toutes les bassesses, en apportant les uns et les autres — fait digne d'attention, — de solides preuves à l'appui de leurs dires. La manifestation d'opinions aussi contradictoires en même temps qu'aussi formelles ne les laissera pas indifférents. Ils voudront certainement en pénétrer les raisons. C'est pourquoi, nous qui avons envisagé la question sous ces aspects divers, nous nous permettons de leur soumettre une solution que nous croyons de nature à pleinement concilier les craintes des uns et les espérances des autres.

Elle est simple, très simple. Qu'ils s'en emparent, qu'ils en fassent l'objet d'une étude approfondie; qu'ils la discutent et, s'il se peut, qu'ils en découvrent une meilleure; mais qu'elle soit du moins le point de départ d'une lutte nouvelle et sérieuse en faveur de la paix et du progrès.

Que demandons-nous donc? Peu et beaucoup. Tout bouleverser sans rien bouleverser. — Prévenons d'abord que, pour tout ce qui touche à l'organisation de l'armée, nous ne parlerons qu'au point de vue de ce qui existe en France; cela n'empêchera pas les autres Etats de s'inspirer de notre projet suivant leurs vues et leurs besoins. — Nous avons l'armée forte et imposante autant par sa masse que par sa valeur et son armement. Nous ne la désarmerons pas, nous ne la diminuerons pas. Elle est composée de soldats re-

crutés par voie de tirage au sort et faisant trois années de service. Sauf quelques dispenses prévues, tous les Français sont soldats. Laissons les choses en l'état. Complétons simplement son armement en y ajoutant ces trois armes formidables : l'outil, la parole et le livre. Nous en ferons une armée inattaquable et invincible. Transformons l'armée en une immense école en même temps qu'en un immense chantier, et sur son drapeau n'ajoutons qu'un mot qui fera sa devise à jamais rayonnante : *Travail honneur et patrie*.

(*A suivre*).

ALGOL.

EUSAPIA PALADINO A GÈNES

APRÈS LES SÉANCES

Conclusions du Professeur FRANCESCO PORRO.

Sans entrer encore dans le cadre général des manifestations médianimiques et en nous tenant strictement aux résultats obtenus dans les séances données à Gènes par Eusapia Palladino, nous voyons que ces résultats peuvent être interprétés de diverses manières qu'on peut grouper en quatre classes :

- 1° Les interprétations basées sur l'hypothèse de la fraude ;
- 2° Les interprétations basées sur l'hypothèse de l'hallucination proprement dite ou hallucination vraie ;
- 3° Les interprétations psychologiques ou animiques qui font dépendre les phénomènes exclusivement de l'âme du médium et des assistants ;
- 4° Les interprétations spirites qui admettent l'intervention d'une autre intelligence normalement inaccessible à nous.

Sur la première hypothèse je n'ai pas à discourir longuement. J'ai dit et répété maintes fois de quel contrôle minutieux et incessant nous avons entouré Palladino durant nos séances et combien elle-même a insisté pour que toutes les précautions nécessaires fussent prises, qu'en concédant qu'elle ait eu l'habileté et la mauvaise foi de simuler 90 p. 100 des phénomènes, il est absurde d'admettre que le restant, c'est-à-dire la partie la plus difficile et la plus mystérieuse, soit son œuvre.

J'exclus de même, et pour cause, toute supposition relative à l'éventuelle complicité de l'un ou de l'autre des assistants ; tout soupçon à la participation volontaire à une tromperie serait une injure et ici, à Gènes, où tous sont connus, une pareille idée ne peut venir qu'à un insensé ou un mal

élevé. Je veux bien admettre encore que quelqu'un, dans un but louable, ne sachant qui je suis ni qui sont les personnes composant le cercle, vienne à soupçonner que l'un de nous se soit prêté, par esprit de propagande, à aider Eusapia à produire certains phénomènes ; mais, même alors, cette hypothèse serait insuffisante pour expliquer des faits qui exigent la coopération synchrone de divers agents ; comme, par exemple, le phénomène étrange du 2 juin, dans lequel pas moins de sept à huit mains concoururent à produire des effets de son et de mouvement simultanément constatés. Nous arrivons ainsi inexorablement à la conclusion que s'il y avait des compères, il devait y en avoir plus d'un ; et alors cela complique beaucoup la solution et il est permis d'écarter pour des raisons plus sérieuses encore la supposition, si répugnante pour des considérations morales, que l'un de nous se soit rendu complice de Palladino.

— L'hypothèse de la fraude ne pouvant être admise, passons à l'hypothèse de l'hallucination. Individuelle ou collective, rudimentaire ou concrète, avec la vivacité des effets, l'hallucination s'adapte merveilleusement à tous les faits observés. Étant donnée l'intime parenté qui, pour nous, profanes de la terminologie psychiâtre, existe entre les hallucinés et les fous, la répugnance de ceux qui ont vu et observé certains phénomènes me paraît encore plus justifiée. L'hallucination, vraie ou non, voudra toujours dire une sensation dont l'objet déterminant fait défaut ou est différent de celui qui se présente à nous.

Toute la question se réduit donc à établir jusqu'à quel point la représentation du monde extérieur, sur lequel nous basons toutes les impressions reçues par les organes des sens, correspond fidèlement à la forme et à la substance des objets perçus. Nous n'avons d'autres moyens de communication avec le monde extérieur que nos cinq sens, et ces organes sont eux-mêmes trompeurs ou tout au moins conduisent à une représentation du monde même subordonnée à la conformation et à la nature des organes correspondants. Qui peut dire comment nous apparaîtrait le monde, si nous avions la vue absolument daltonique aux couleurs, comme la plaque photographique ? Si, en plus des organes qui nous disent comment les vibrations acoustiques et lumineuses résonnent et brillent, ou si nous avions à leur place des organes aptes à percevoir les vibrations électriques et les ultra-violettes ? Si la courbure et les signes de la réfraction des diverses substances qui composent notre œil fussent différents ? Les instruments et les méthodes de recherches que la physique a imaginés pour venir en aide aux organes, depuis les lunettes jusqu'au télescope, depuis le microscope jusqu'aux appareils de Herz, ne sont pas encore parvenus à nous révéler l'existence ni la propriété des êtres ou les phénomènes normalement inaccessibles à nos sens.

Tout est donc hallucination ou, pour mieux dire, chacune de nos sensations renferme en elle des éléments hallucinatoires par lesquels l'image des objets extérieurs ne peut se projeter en nous autrement que défigurée ; et puisque les degrés de la déformation sont innombrables et qu'on passe de l'une à l'autre par des variations insensibles, qui osera dire où l'hallucination commence à dépasser la réalité et où elle domine toujours ?

Ici, l'unique criterium est le relatif. Quand Hamlet seul, au milieu de son groupe de familiers, vit le spectre de son père assassiné et en entendit la voix implorant vengeance, nous dirons qu'il était en proie à une hallucination. Quand Bernadette ou Marie Alacoque, dans leurs extases religieuses, virent distinctement la Vierge, leurs visions sont insuffisantes pour faire croire à une foule enthousiaste que la Vierge a réellement apparu en ces lieux, nous reconnaitrons là un cas indiscutable de l'hallucination collective.

Mais quand des hommes sérieux, intègres, sceptiques même, se réunissent dans le but de contrôler la production de certains phénomènes, qu'ils épient, observent, enregistrent et se souviennent de ces phénomènes ; quand les mêmes faits sont successivement observés par des groupes de diverses personnes dont la plupart sont opposées à en admettre la réalité, quand l'intervention d'hommes instruits cités pour leur aversion ancienne et manifeste pour cet ordre d'investigations, ne fait qu'augmenter le nombre de ceux qui reconnaissent l'évidence des faits ; quand, enfin, l'hypothèse de l'hallucination ne provient que de ceux qui ne connaissent pas les conditions des expériences, alors il convient de donner une autre interprétation à la production des phénomènes. — En tout cas, personne de ceux qui ont observé les phénomènes n'accepte, parce qu'il a vu, l'hypothèse de l'hallucination.

Chacun de nous pourra admettre un certain degré d'objectivité dans la juste perception de tel ou tel phénomène. Une objection sérieuse a été soulevée par un homme de grande érudition. Comme j'avais dit que l'hallucination ne s'accorde pas avec l'état de veille parfaite, consciente, dans lequel nous sommes tous, comparé à l'état plus ou moins intense, hypnotique du médium, il m'a fait remarquer que même dans le sommeil, les impressions purement hallucinatoires assument souvent la vivacité et l'efficacité de la réalité objective. Tenant compte, ensuite, de la grande ressemblance de certains rêves avec les manifestations médianimiques, on pourrait être amené à déduire qu'il s'agit de phénomènes exclusivement internes et de même ordre : et que les états de l'homme (ici est le point vraiment original de la doctrine) pourraient affecter une série de degrés entre la veille et le sommeil, plus étendue et plus variée que celle qu'on connaît.

Les investigations scientifiques sur l'hypnotisme, conduisant à une classification systématique des états hypnotiques, ont donné un certain fonds

de vérité à cette théorie d'après laquelle un homme pourrait être dans des conditions diverses de celle de veille ou de sommeil parfaits.

L'état de transe, le somnambulisme, l'ébriété, la défaillance, la fascination, la verve poétique ne représentent-ils pas autant de conditions spéciales dans lesquelles l'homme peut se trouver que causent la suggestion, l'alcoolisme, la passion, la fièvre, les créations mentales artistiques et scientifiques ?

Ceci étant posé — et jusqu'ici je ne vois pas comment cela ne peut raisonnablement arriver — rien n'empêche de croire que les manifestations des séances médianimiques, et peut-être aussi une action non encore expliquée qui émane du médium, ne suffisent à déterminer des conditions psychologiques spéciales pour lesquelles l'observateur, étant aussi parfaitement éveillé et conscient, a une grande faculté d'assimilation pour ces impressions de caractère hallucinatoire desquelles dépendraient des phénomènes plus extraordinaires. Contre cette théorie qui ramène à la deuxième classe les interprétations de la majeure partie des faits médianimiques, il y a beaucoup à dire, lorsque de la phénoménologie des séances on possède cette connaissance profonde qu'aucune lecture des comptes rendus, quelque exacts et fidèles qu'ils soient, ne pourra donner.

Il est certain, d'ailleurs, qu'une étude superficielle des manifestations médianimiques porte invinciblement notre pensée à les assimiler aux créations subjectives du monde des songes. Entre les images qui se présentent à nous dans le sommeil et celles qui se forment dans les séances médianimiques, l'analogie est sans contredit vraie et profonde. Les images des songes et les apparitions médianimiques sont, en effet, des incidents également vifs et également éphémères ; mais qui peut dire que la force particulière, représentative des premiers, n'est pas inhérente à l'état de désagrégation dans lequel se trouve l'esprit, durant le sommeil ?

Afin de faire une comparaison plus juste, confrontons ensemble les impressions produites après un rêve et celles qui nous viennent d'une séance médianimique.

Dans le premier cas, nous nous avouons à nous-mêmes l'incrédibilité des choses vues et l'absurdité des conditions ; nous comprenons que pour croire à une chose réelle, nous devons être dans un état qui annule notre faculté de raisonner.

Dans le second cas, des objections sont soulevées, *a posteriori*, non pas de nous qui avons vu, mais bien de ceux à qui il répugne de croire que nous avons vu juste. Nous ne nous en offensons pas, si l'on nous démontre que notre rêve était absurde, mais nous ne pouvons, à juste titre, tolérer qu'on vienne nous contredire sur des faits que nous avons observés dans un état de veille parfaite et de conscience présente.

Mais ici ne s'arrêtent pas les différences entre les songes et les impres-

sions médianimiques. Pour continuer le parallèle, il est nécessaire d'entrer résolument dans le champ des interprétations que nous avons groupées dans la troisième classe. Les phénomènes sont réels : ils ne s'expliquent ni par la fraude, ni par l'hallucination ; bien moins, la fraude et l'hallucination ne peuvent en expliquer aucun, parmi les moins importants. L'explication de ces manifestations se trouve-t-elle dans d'autres couches de l'inconscient, dans quelque faculté latente de l'âme humaine, et révèle-t-elle l'existence d'une autre entité, vivant dans des conditions tout à fait différentes des nôtres et normalement accessibles à nos sens ? En d'autres termes, l'hypothèse animique suffit-elle pour résoudre le problème et pour écarter l'hypothèse spirite ? Ou plutôt, les phénomènes d'origine animique indiscutables ne servent-ils pas ici, comme dans l'hypnotisme, et dans la psychologie des songes, à compliquer le problème, en en masquant la solution spirite ?

Je vais essayer de répondre à ces formidables points d'interrogation.

CONCLUSION

J'arrive au dernier point de ce grave problème. Lorsqu'il y a onze ans, Alexandre Aksakoff posa le dilemme entre « l'animisme et le spiritisme » et démontra avec une grande lucidité, dans son livre fait de main de maître, l'existence d'une entité autonome, intelligente et active dans les manifestations purement animiques, personne n'aurait pu s'attendre à ce que le premier terme du dilemme aurait été controversé et critiqué de mille manières, sous mille transformations diverses par ceux-là qui s'effraient du second. Que sont, en vérité, toutes les hypothèses ou les théories, comme on les appelle, inventées depuis dix ans pour ramener les phénomènes médianimiques à des manifestations de l'âme humaine, sinon des formes et des effets divers de l'hypothèse animique, tant conspués, quand on les compare à l'ouvrage d'Aksakoff ? De l'action musculaire inconsciente des assistants (mise en avant, un demi-siècle avant Faraday) jusqu'à la projection de l'activité protoplasmique, ou à l'émanation temporaire de l'habileté du corps du médium, imaginée par Lodge ; de la doctrine psychiâtre de Lombroso à la psychophysiologie d'Ochorowicz ; de l'extériorisation admise par de Rochas à l'ésopsychisme ; de l'automatisme de Pierre Janet au dédoublement de la personnalité d'Alfred Binet, ce fut une suite, une alternative, un débordement d'explications, ayant pour but l'élimination de l'intervention de la personnalité extérieure.

Le procédé était logique et conforme aux sains principes de la philosophie scientifique laquelle, comme le déclare Lodge, nous apprend à épuiser la possibilité de tout ce qui a été observé, avant de demander l'aide de l'inconnu.

Mais ce principe, inattaquable en théorie, peut conduire à des résultats

erronés quand on l'étend trop loin, dans un champ donné de recherches. Vallati a cité, à ce sujet, une curieuse apostille de Galilée publiée récemment dans le troisième volume de l'édition nationale de ses œuvres :

« L'ambre, le diamant et d'autres substances très denses étant chauffées, attirent les corps légers et c'est pourquoi ils attirent l'air en se refroidissant et l'air établit un courant pour les corpuscules. »

Ainsi donc, la volonté de réduire un fait physique non encore expliqué parmi les lois physiques connues, à cette époque, a fait commettre une erreur à un observateur et à un penseur aussi prudent et aussi positif que l'était Galilée. Si quelqu'un lui eût dit que dans cette attraction de l'ambre se trouvait le germe d'une nouvelle branche de science et la manifestation la plus rudimentaire d'une énergie, « l'électricité », inconnue auparavant, il eût probablement répondu : il est inutile d'avoir recours à l'inconnu. Galilée connaissait une forme d'énergie que la physique moderne étudie à la fois avec l'énergie électrique de laquelle un rapport étroit, intime avec toute autre nouvelle découverte résultent de nouveaux arguments à l'appui.

Quand il se fut convaincu que vraiment l'explication qu'il avait donnée sur le phénomène de l'ambre n'avait pas de signification, ni de fondement, il aurait pu porter son attention sur les analogies que l'attraction de l'ambre pour les corps légers présentent avec l'attraction de l'aimant pour la limaille de fer. Arrivé à ce point, il eut très probablement écarté la première hypothèse et aurait admis que l'attraction de l'ambre est un phénomène magnétique.

Et il se serait trompé, parce qu'elle est au contraire un phénomène électrique. De même, ceux-là ne pourraient-ils se tromper qui, pour éviter à tout prix la nécessité de nouvelles entités insisteraient avec une prédilection trop marquée sur l'hypothèse animique, alors même que celle-ci se montrerait insuffisante pour expliquer toutes les manifestations médianimiques ? Ne pourrait-il advenir que, comme les phénomènes électriques et magnétiques sont entre eux en étroite relation et nous paraissent souvent inséparables, la même chose se produisit entre les phénomènes psychiques et les phénomènes spirites ? Et prenons garde qu'un seul fait non explicable par l'hypothèse animique et explicable par l'hypothèse spirite, ne suffise à conférer à celle-ci le degré d'adaptation scientifique qui a été jusqu'à présent nié avec tant d'énergie : absolument comme la découverte d'un phénomène tout à fait secondaire de la polarisation de la lumière a été suffisante à Fresnel pour écarter la théorie Newtonienne de l'émission et adopter la théorie ondulatoire.

Avons-nous, dans le cadre des dix séances tenues par Palladino, le fait qui suffit à rendre nécessaire l'hypothèse spirite mise en présence avec toutes les autres énumérées jusqu'ici ? Il est impossible de répondre d'une

manière catégorique à cette question, parce qu'on ne peut et on ne pourra jamais avoir de preuves scientifiques de l'identité de la part des entités qui se manifestent.

Que j'entende, que je touche, que je voie un esprit, que je reconnaisse dans cette forme l'aspect de la personne que j'ai connue et que le médium ne connaît pas et n'a jamais entendu nommer ; que j'aie de cette éphémère apparition la plus vive et la plus touchante démonstration, rien ne pourra suffire encore pour construire le fait scientifique irréfutable pour tous, destiné à rester dans la science avec les expériences de Torricelli, d'Archimède ou de Galvani. Il sera toujours possible d'imaginer un mécanisme inconnu à l'aide duquel la matière et la force sont tirées du médium et des assistants et combinées de manière à produire les effets indiqués. Il sera toujours possible de déterrer de l'arsenal des controverses soulevées contre ces études pendant ces dernières cinquante années, quelque argument générale ou spécifique, approprié à la circonstance, ignorant ou faisant semblant d'ignorer la réfutation de l'argument même.

La question se réduit donc, d'un côté, à une élaboration individuelle des faits vus et de ceux connus de source certaine, afin de se créer une conviction personnelle capable de résister aux exaltations impies des sceptiques ; d'autre part, elle prépare l'opinion publique à admettre, sans trop de suspicion, la vérité des faits observés par des personnes dignes de foi.

Sur le premier point, un expérimentateur illustre, Sidwigh, a déjà dit qu'il n'existait pas de fait capable de convaincre tout le monde, mais que chacun pouvait, en observant avec calme et patience, arriver au fait qui suffit pour établir sa conviction personnelle.

Quant à moi, je puis dire que le fait existe ; il suffit que je me réfère aux phénomènes qui me touchent personnellement dans les deux dernières séances. Sur le deuxième point, j'aurais beaucoup à dire, mais cela m'entraînerait au-delà des limites de mon sujet.

D'un côté nous avons l'universelle croyance, pour ne pas dire crédulité, dans l'existence objective d'un monde normalement inconnu pour nous ; la confiance, base de toutes les religions, en une vie future, où les injustices de celle-ci sont réparées, et où l'on trouve que le bien est le bien, le mal est le mal commis dans ce monde ; la tradition non interrompue des pratiques spontanées et méthodiques, au moyen desquelles l'homme s'est toujours maintenu en rapport plus ou moins direct avec ce monde.

D'autre part, avec la négation sceptique ou désespérante des systèmes de la philosophie pessimiste et de l'athéisme, naît l'absence de preuves positives en faveur de la survie de l'âme ; le mouvement toujours plus accentué de la science vers une interprétation de l'énigme humaine, la dépendance de chaque phénomène de la vie par les organes spéciaux.

Pour décider d'une matière aussi abstruse, les expériences médianimiques ne suffisent pas ; chacun pourra tirer de celle-ci autant de foi ou d'incrédulité qu'il lui faudra pour écarter le doute dans l'un ou l'autre sens ; mais il conservera toujours tel substratum des dispositions que l'éducation plus ou moins positive de son esprit et ses tendances plus ou moins mystiques auront laissé subsister en lui.

Un mot encore et j'ai fini. Étant admise l'hypothèse la plus probable que les entités intelligentes auxquelles sont attribuables les phénomènes autonomes, préexistent et qu'elles ne tirent pas de nous les conditions nécessaires à leur extériorisation en un champ physique accessible à nos sens, devons-nous admettre qu'elles sont vraiment les esprits des défunts ?

A l'égard des actes, je dirai encore que je ne pourrais formuler une réponse décisive à cette demande ; du moins, les indices obtenus dans la dernière séance avec Palladino ne me paraissent pas suffisants pour émettre une conclusion affirmative sur une question d'une aussi grande gravité.

Elle me paraît du reste moins incertaine qu'aucune autre, malgré les objections sérieuses qu'on peut y opposer ; j'inclinerais donc à les admettre si je ne voyais la possibilité qu'elle rentre à son tour dans un plus vaste cadre.

Rien ne nous empêche, en effet, de croire à l'existence d'une forme de vie tout à fait différente de celle que nous connaissons, de laquelle la vie des esprits humains avant la naissance et après la mort est un exemple spécial, tout comme la vie organique de l'homme est un exemple particulier de la vie animale.

Extrait du journal de Gênes (*Il secolo XIX*).

Prof. C. MOUTONNIER.

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE DES SCIENCES OCCULTES

CHAPITRE X

SUR DIVERSES SOCIÉTÉS SECRÈTES.

Un certain nombre de sociétés secrètes ont joué un grand rôle dans la conservation de la *Doctrina Esotérique* ; ainsi en Occident, celle-ci a été transmise à partir du moyen âge par les Alchimistes ou Hermétistes et les sociétés secrètes, telles que celle des Templiers, des Roses-Croix, des Francs-maçons et plus tard, l'Ecole synthétique, qui a existé du commencement du XIX^e siècle jusqu'à nous.

Le lecteur comprendra que nous ne donnions qu'un résumé des plus

succincts sur ces sociétés, car pour en faire une histoire un peu développée, il y faudrait consacrer plusieurs volumes.

Bien des personnes croient que le temps des sociétés secrètes est passé, c'est là une grande erreur !

Ces personnes se figurent que la proclamation du Suffrage Universel, le droit d'association et de réunion ont porté les derniers coups aux Associations Secrètes, car elles n'ont plus de raison d'être. — Evidemment, on n'a plus besoin de se cacher comme les pauvres Alchimistes pour étudier la chimie et les sciences ; mais que de choses encore se trament dans l'ombre, dans la coulisse pour employer une expression bien moderne.

Du reste, même anciennement, bien des Sociétés néfastes opéraient au grand jour et sans avoir besoin de se cacher : par exemple, l'Inquisition, la Société de Jésus.

Les Dominicains, juges et familiers du Saint-Office, s'étaient constitués publiquement, agissaient et frappaient au grand jour.

La procédure seule contre les victimes était tenue secrète et la justice la plus sommaire n'était pas rare alors ; tant s'en faut !

Nous allons donner ici un court aperçu des principales Sociétés secrètes ; nous irons très rapidement pour ne dire que juste ce qu'il faut.

HISTORIQUE. — Il est probable que dès que trois individus ont eu à se plaindre du joug d'un quatrième, ces trois individus se sont réunis secrètement pour secouer ce joug.

Telle est l'origine de la première société secrète.

On voit par là que cette origine se perd dans la nuit des temps et qu'il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de faire une *Histoire des sociétés secrètes*, de l'origine du monde jusqu'à nos jours.

Du reste la science historique n'a retrouvé les traces des Sociétés secrètes que depuis fort peu de temps. — On a commencé à lire sur les tables de pierre de monuments religieux, des mystères que les prêtres cachaient sous le voile d'un Symbolisme des plus mystérieux. Du reste ces mystères étaient écrits dans une langue ignorée du vulgaire et les explications qui auraient pu être tirées de la lecture de ces monuments épigraphiques n'auraient encore rien appris au vulgaire s'il avait pu arriver toutefois à les déchiffrer, car elles ne donnaient des formules que dans un sens ésotérique, absolument incompréhensibles pour les non-Initiés.

Nous ne parlerons pas des sociétés secrètes de l'Antiquité, pour nous occuper immédiatement de celles qui apparaissent au moyen-âge, en commençant par l'une des plus importantes, par celle des **TEMPLIERS**.

LES TEMPLIERS.

Après la conquête de Jérusalem les chrétiens du monde entier désirèrent

voir le tombeau du Christ, ainsi que les saints lieux qui avaient été le berceau de leur foi et les témoins des hauts faits accomplis par Jésus (1).

Dans les premiers temps qui suivirent la conquête de Godefroy de Bouillon ces pèlerinages furent (relativement faciles ; quand les Sarrazins eurent reconquis peu à peu leurs possessions, quand les chrétiens ne possédèrent plus que Jérusalem même, les excursions au Sépulcre du Sauveur devinrent fort dangereuses, aussi les pèlerins furent-ils obligés de se constituer en caravanes nombreuses pour résister les armes à la main aux musulmans qui les poursuivaient sur terre et sur mers.

Malgré cela, la plupart du temps les pèlerins qui arrivaient en Palestine étaient assassinés ou bien emmenés en esclavage.

Ce fut en vain que des hommes généreux en appelèrent aux nations occidentales, celles-ci épuisées d'hommes et d'argent n'entendirent pas leurs justes clameurs ; aussi devant cette insouciance deux nobles natures, Hugues de Payens (2) et Godefroy de Saint-Omer se décidèrent-ils à organiser les secours que réclamaient, mais en vain de l'Europe la Chrétienté, et secondés par sept chevaliers, ils fondèrent une Confrérie.

Les sept chevaliers et leur chef, aux trois vœux ordinaires, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, joignirent celui de porter les armes contre les infidèles et de pourvoir à la sécurité des routes et chemins, enfin de mettre les pèlerins se rendant en terre sainte à l'abri des coups de mains et des insultes des brigands.

Nos chevaliers prononcèrent leurs vœux en présence de Gormond, Patriarche de Jérusalem.

La confrérie une fois constituée Baudoin II, roi de Jérusalem, afin de favoriser l'institution naissante, leur accorda une résidence dans le quartier occidental de son Palais, bâti dans le voisinage des ruines de l'ancien Temple de Salomon, et c'est à cause de leur résidence que les compagnons de Hugues furent dénommés d'abord, *Frères de la milice du Temple*, puis *Chevaliers du Temple* ou *Templiers*.

En 1127 Hugues se rendit en Occident pour obtenir du Pape Honorius II la confirmation de son ordre qui fut confirmée l'année suivante par le concile de Troyes (et non de Tours comme on l'a écrit à tort) qui s'ouvrit le 13 janvier 1128. Le concile approuva les vues de Hugues et donna aux Templiers un costume spécial : ils devaient porter un habit blanc avec une croix rouge.

(1) Voir au sujet des Miracles de Jésus : *La Vie Esotérique de Jésus de Nazareth*, ch. XIII, p. 245, 1 vol. in-8° cavalier de 450 pages.

(2) On le dénomme également Hugues de Pains (de Pagones) du nom de la terre de Pains, qu'il possédait en Champagne entre Méry-sur-Seine et Troyes ; cet Hugues était chevalier de la maison des comtes de Champagne.

Dès lors la puissance morale des Templiers vint corroborer leur puissance effective.

Le concile chargea saint Bernard de rédiger les statuts et les règles du nouvel Ordre, mais celui-ci n'estimant que fort peu un ordre religieux et militaire s'y refusa.

Ce fut donc un nommé Jean de Saint-Michel, un inconnu, qui décalqua les dits statuts sur la Règle de Saint-Benoît et des moines de Clairvaux.

D'après ces statuts les Templiers étaient astreints à toutes les pratiques religieuses du cloître ; mais, en même temps, ils devaient se trouver toujours prêts à combattre pour la défense de la croix.

Les ordres purement religieux ont eu de tous temps beaucoup de peine à se maintenir rigide dans les règles de l'ordre ; ici deux genres de vie tout à fait distincts devaient finir par absorber l'un d'eux ; c'est ce qui arriva effectivement. Le vœu de pauvreté fut le premier violé, puis celui de chasteté.

En effet, non seulement les chevaliers du Temple acquirent par leur valeur d'immenses richesses, mais les princes, les rois et toute la chrétienté leur firent de riches présents. Aussi le soldat étouffa bientôt le moine et une foule de jeunes gens de la noblesse s'enrégimenta avec bonheur dans le nouvel ordre et Henri Martin (1) dit avec raison : « Les grandeurs et les richesses qu'ils devaient à leurs vertus leur firent perdre ces mêmes vertus ; les revers de la chrétienté en Orient ébranlèrent leur foi ; le contact des voluptés syriennes corrompit leurs mœurs ; l'orgueil, l'avidité, la turbulence, l'égoïsme remplacèrent le dévouement austère et désintéressé des premiers temps, ou du moins le dévouement n'exista plus que pour l'ordre et non pour la chrétienté. L'intrépide valeur des chevaliers, qui, seules, de toutes les vertus ne se démentit jamais, fut moins employée désormais à défendre la chrétienté qu'à servir les ambitions de l'Ordre, qui sembla se considérer comme son but à lui-même. »

Et cependant, malgré la violation de leurs vœux au milieu d'une luxueuse existence asiatique que ces moines-militaires menaient dans leurs couvents : splendides palais ou harems voluptueux, les chevaliers du Temple étaient fort en faveur à Rome. Rien d'étonnant à ce fait, puisqu'ils s'étaient constitués les défenseurs de la Papauté, qui le leur rendait bien. Ainsi les Templiers obtinrent-ils en 1172 du Pape Alexandre III un bref qui les exemptait de toute juridiction ecclésiastique et les retirait même de l'Obéissance du patriarche de Jérusalem, pour les placer sous la sienne. Aussi, dès cette époque, l'ordre abandonna de plus en plus l'Orient pour s'établir en Occident, où sa puissance et sa richesse devinrent telles, que bientôt l'ordre du Temple éclipsa tous les autres ordres et c'est avec raison qu'on peut leur

(1) *Histoire de France* T. V.

appliquer le mot de Rabelais : « Ces pauvres moines, qui ne devaient avoir en ce monde que la vie, devinrent en peu de temps plus riches et plus puissants que les princes. »

Voici comment était organisé, hiérarchisé l'Ordre. Il y avait un *Grand-Maitre* qui avait rang de prince chez les rois, c'était le chef suprême ; un *Sénéchal* qui, au besoin, remplaçait le Grand-Maitre ; le *Maréchal* qui commandait la milice des chevaliers ; le *Drapier*, qui s'occupait des vêtements et des costumes ; le *Maitre-Trésorier* ; le *Turcapalier*, commandant de la cavalerie légère, composée des écuyers ; puis les *Grands Prieurs*, qui gouvernaient les provinces ; enfin les *Baillis-prieurs* ou *Commandeurs* qui étaient à la tête de différentes maisons de l'Ordre.

Un *Chapitre général de l'Ordre*, composé de tous les chefs du Temple, possédait l'autorité suprême. Dans les provinces il y avait à la tête de chaque grande maison, un chapitre particulier qui s'occupait spécialement des affaires de la subdivision.

Quand il fallait procéder à l'installation d'un nouveau chevalier, le chapitre s'assemblait et la cérémonie avait lieu ordinairement pendant la nuit dans une église ; voici comment se passait la chose.

Le récipiendaire attendait en dehors de l'Eglise. Le président du Chapitre dépêchait auprès de lui, et cela par trois fois, deux frères qui lui demandaient ce qu'il désirait ; et, suivant sa réponse, il était introduit. Une fois admis à l'intérieur de l'église, il devait se mettre à genoux et solliciter trois fois, le pain, l'eau et son admission dans l'Ordre.

Alors le Président du Chapitre lui faisait connaître les obligations qu'il aurait à contracter ; il lui parlait en ces termes : « Vous allez prendre des engagements. Vous serez exposé à des peines et à un grand nombre de dangers. De plus il vous faudra veiller, quand vous voudriez dormir ; supporter la fatigue, quand vous voudriez vous reposer ; souffrir la faim et la soif, quand vous voudriez manger et boire, enfin passer dans un pays, quand vous voudriez rester dans un autre. Voulez-vous vous soumettre à ces prescriptions ? »

Quand le néophyte avait répondu, le Président du Chapitre lui posait les questions suivantes : « Etes-vous Chevalier ? — Etes-vous sain de corps et d'esprit ? — N'êtes-vous point fiancé ou marié. — N'appartenez-vous pas déjà à un autre Ordre ? — N'avez-vous pas de dettes que vous ne puissiez acquitter par vous ou autre crédit ? »

Quand le néophyte avait répondu d'une façon satisfaisante, il prononçait alors les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, promettant de se consacrer à la défense de la Terre Sainte, puis il prêtait le serment que nous allons donner et il recevait après le manteau de l'Ordre et les frères lui

donnaient le baiser de la fraternité. Voici la formule du serment que le postulant prêtait :

« Je jure de consacrer mes paroles, ma force, ma vie à défendre la croyance de l'unité de Dieu et des mystères de la foi ; je promets d'être soumis et obéissant au Grand-Maitre de l'Ordre.... Toutes les fois que cela sera nécessaire, je passerai les mers pour aller combattre, je donnerai secours contre les rois et les princes infidèles et en présence de trois ennemis je ne fuierai point, mais seul je les combattrai, si ce sont des mécréants ».

L'étendard sous lequel se rangeaient les Templiers se nommait le *Beau-céant*, il était mi-parti de noir et de blanc, et portait cette légende :

Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam, ce qui veut dire : non à nous, Seigneur, non à nous, mais à ton nom donne la gloire.

L'origine du sceau des Templiers était curieuse, la voici : à l'origine de leur établissement les chevaliers étaient fort pauvres, aussi n'avaient-ils qu'un cheval pour deux hommes ; et afin de perpétuer ce souvenir le sceau de l'ordre porte gravé en creux un cheval monté par deux cavaliers, avec cette inscription latine :

Sigillum militum Christi (marque des soldats du Christ).

Comme tous les ordres nouvellement institués, les Templiers montrèrent tout d'abord une grande ferveur qui permit de dire à saint Bernard avec toute justice : « Les Templiers vivent sans avoir rien en propre ; pas même leur volonté. Vêtus très simplement et couverts de poussière, ils ont le visage brûlé par les ardeurs du soleil et le regard fier et sévère. A l'approche du combat, ils s'arment au dedans de foi, au dehors de fer ; quant à leur parure, ce sont leurs armes dont ils se servent dans les périls avec le plus grand courage, et cela sans craindre ni le nombre, ni la force des barbares. *Una spes in Deo*, leur unique espoir est en Dieu, dans le Dieu des armées et en combattant pour sa cause, ils cherchent une victoire certaine ou une mort sainte et glorieuse. Oh ! l'heureuse vie, dans laquelle on peut attendre la mort sans la craindre, mais en la désirant plutôt avec joie ! »

L'Ordre du Temple ne resta pas longtemps confiné en Palestine ; voici en effet quelle fut sa propagation : dès 1129, il avait des établissements dans les Pays-Bas. En 1131, Alphonse, roi d'Aragon et de Navarre, l'institua conjointement avec l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem dans ses états par testament authentique ; mais bien que confirmé en 1133, il ne fut jamais exécuté. On promit bien aux chevaliers des deux ordres de se conformer aux intentions du testateur, quand les circonstances le permettraient ; mais la raison d'Etat et les circonstances ne le permirent jamais.

D'après Dom Vaissette, le plus ancien établissement en Languedoc des Templiers remonterait à l'année 1136, pendant laquelle Roger III, comte de

Foix, donna aux Templiers une maison au lieu dit « La Nougardè ». En 1139, les Templiers se réunirent à l'armée de France et montés sur soixante-dix vaisseaux, ils vinrent mettre le siège devant Lisbonne ; mais battus, ils durent se retirer.

En 1146, les chevaliers du Temple prirent part en Espagne à la guerre contre les Maures ; l'expédition dura dix ans et ils contribuèrent à la délivrance de la Péninsule Ibérique. — En 1191, ils avaient acquis de Richard Cœur-de-Lion l'île de Chypre, mais en 1195, après une victoire sur les Grecs, ils la rendirent au prince qui la leur avait cédée. Pendant le ^x^e et le ^{xii}^e siècle, les Templiers et les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en vinrent plusieurs fois aux mains et, dès la fin du ^{xii}^e siècle la lutte était des plus violentes. Après le départ de saint Louis de la Terre-Sainte, ils furent dans un état de guerre constant, surtout depuis qu'ils avaient pris part dans les démêlés qui divisaient alors les Génois et les Pisans, et en 1259, les deux Ordres se livrèrent une bataille si acharnée qu'il ne resta, dit-on, qu'un seul Templier de vivant ; aussi quand la nouvelle de ce désastre arriva en France, les chefs de l'ordre rassemblèrent un Chapitre général pour aviser aux moyens à employer dans la circonstance ; on n'en trouva pas d'autre que d'embarquer tous les chevaliers vivant en Europe pour la Terre-Sainte. Du reste, dans ce pays, les affaires des chrétiens étaient dans le plus pitoyable état, et ce ne furent pas les nouveaux arrivants qui apportèrent une amélioration à la Chrétienté.

Nous n'insisterons pas davantage sur les années qui amenèrent la fin de l'ordre qui périt surtout par la main de ceux à qui il avait rendu des services.

Ainsi, dès son avènement au trône, Philippe le Bel résolut-il de se débarrasser de ces vassaux qui lui portaient ombrage et qui mettaient obstacle à ses projets d'unification du royaume.

Pour atteindre son but, il chercha tout d'abord l'appui de la Papauté, bien qu'il l'eût fortement humiliée précédemment. Il fit donc jurer au pape Clément V de l'aider à anéantir l'ordre des Templiers ; il voulait surtout le détruire pour s'emparer de leurs richesses, dont son trésor avait le plus pressant besoin.

Depuis longtemps déjà il cherchait un prétexte qui lui permit d'agir avec vigueur contre l'Ordre. Deux prisonniers connaissant bien les dispositions du roi ne trouvèrent rien de mieux pour obtenir leur grâce que de faire des révélations aussi terribles que saugrenues sur les Templiers. Ceci se passait en 1307 ; sans s'inquiéter le moins du monde du caractère de ces révélations et de ce qu'elles pouvaient avoir de plus ou moins fondées, Philippe manda à Paris Jacques de Molay, le Grand-maître de l'ordre et fit arrêter en même temps dans toute la France tous les Templiers et s'empara de leurs biens ; ceci était pour le roi le point essentiel ; une fois son trésor

maigre bien engraisé, il fit commencer une enquête le 13 octobre 1307 qui ne dura pas moins de sept ans. Dans ce long procès, on accusa naturellement les Templiers de tous les crimes possibles et même impossibles ; on alla même jusqu'à faire tourner contre eux leurs cérémonies les plus mystiques.

Ainsi, l'*Initiation*, telle que l'interprétaient les enquêteurs, était abominablement défigurée. On disait qu'après avoir reçu les *Draps de l'Ordre* (le manteau blanc) le nouveau Templier était, au dire de l'enquête, conduit en un lieu secret, où on lui prescrivait de cracher sur la croix et de la fouler aux pieds.

Et les accusateurs se gardaient bien d'ajouter que cette pseudo abjuration était le symbole de l'état d'impureté dans lequel avait vécu l'initié avant son initiation, état qui cessait immédiatement par l'effet même des vœux qu'il venait de prononcer ; ils se gardaient bien d'ajouter aussi que l'abjuration en question était suivie d'une adoration immédiate par laquelle le nouveau chevalier offrait au Christ son bras et sa vie pour détruire les infidèles. Or, les enquêteurs de bonne foi disaient que le nouveau chevalier était forcé d'adorer le Diable figuré par une tête humaine à longue barbe blanche, *ayant en place des yeux deux escorboucles luisantes comme la clarté du ciel*.

Voici ce qui avait donné lieu à cette infamie.

Les initiés devaient, en effet prendre à témoin de leur serment une tête de momie qui n'était autre que celle du fondateur de l'Ordre qui avait été embaumée et conservée précieusement.

Enfin, dans ce singulier procès, le vœu de chasteté et le serment de n'avoir aucun commerce avec la femme furent interprétés dans un sens infâme. Toutes ces absurdes accusations étaient si fortement ancrées dans l'esprit populaire, qu'aujourd'hui même, elles ne sont pas encore déracinées.

Des innombrables victimes de la rapacité de Philippe IV et de la lâcheté de Clément V, qui abolit définitivement l'ordre par sa bulle du 22 mars 1312, nous ne retiendrons qu'un nom, celui du Grand-maître d'alors, de Jacques de Molay.

Les mémoires de l'époque nous montre la majestueuse figure du grand-maître repoussant les accusations infâmes des commissaires du roi et affirmant fièrement sa foi. Dans tous les interrogatoires qu'il eut à subir, le brave guerrier ne cessa de donner les démentis les plus formels aux prétendus aveux qu'il était censé avoir faits.

Il disait : « Je suis prêt à répondre aux dépositions et témoignages des rois, princes et prélats, ducs, comtes barons et tous autres gens de bien. »

Puis il portait la main à son ceinturon, mais il était hélas privé de son épée.

Tout fut inutile, Jacques de Molay devait périr, comme avaient péri les

autres chevaliers de son Ordre, c'est-à-dire sur le bûcher après avoir toutefois subi toutes les tortures.

En effet le 18 mars 1314, une commission réunie devant le parvis de Notre-Dame prononça définitivement la sentence de cet interminable procès et condamna les quatre hauts dignitaires, y compris le Grand-Maitre, à une détention perpétuelle.

Deux des condamnés se soumirent bien à l'arrêt, mais Jacques de Molay et Guy d'Auvergne protestèrent énergiquement contre la sentence et voulurent en appeler au Pape, leur seul juge naturel.

Philippe IV irrité de l'opiniâtre résistance de Jacques se mit au-dessus de toute espèce de légalité et ordonna qu'on conduisit les deux condamnés récalcitrants sur un bûcher qui avait été dressé à la pointe occidentale de l'île de Notre-Dame. Arrivés sur le lieu de leur supplice, les deux martyrs ne cessèrent de protester de leur innocence et endurèrent le supplice avec un stoïcisme rare.

Un témoin oculaire, Godefroy de Paris, nous le raconte d'une façon aussi poétique que naïve :

Le mestre qui vit le feu prest,
S'est dépouillé sans nul arrest,
Et ainsi comme le vi, devise :
Tout nu se mist en chemise
Lient et à bon semblant,
Combien qu'on le tire et derache.
Pris l'ont porlier à l'estache.
Cil liez et joiant, si accorde,
Les mains le lient d'une corde ;
M'es ains leur dist : « Seingnors, au moins
Laissez-moi joindre un po mes mains.
Et vers Dieu fère mon oraison,
Car or en est temps et saison ;
Je vois ici mon jugement.
Où mourir me convient brément,
Dieu set qu'à tort et a péchié
S'en viendra un brief temps meschié
Sur cels qui nous dampnent à tort
Dieu en vengera notre mort.
Seingnors, ici sachiez sans tère
Que tous cels qui nous sont contrère,
Por nouz en auront à souffrir
En cette foy viel-je mourir
Vez-ci ma foy ; et je vous prie
Que devers la Vierge Marie
Dont notre Seingnor fut nez,
Mon visage vous me tornez. »

Sa requeste l'on li a fet,
En ceste guise fit desfet,
Et si doucement la mort prist
Que chacun merveilles en fist.

On voit par le récit de ce témoin oculaire que Jacques de Molay assigna devant le Tribunal de Dieu ces misérables juges et exécuteurs qui moururent dans l'année même de sa mort et même Clément V quarante jours après le supplice de Jacques, dont la menace avait été prophétique.

Avec celui-ci l'Ordre des Templiers fut définitivement détruit en France, et c'est bien en vain qu'on voulut le restaurer à maintes reprises, comme nous allons voir. Du reste, même dans les pays où les Templiers furent moins inhumainement traités, ils disparurent peu à peu.

Bussy-Rabutin nous apprend que sous le grand Roi, quelques courtisans voulaient égayer la Cour fort assombrie de Louis XIV, en restaurant l'Ordre des Templiers pour avoir un prétexte à des agapes fabuleuses. Ces courtisans avaient même débauché le Duc du Maine et l'avaient nommé Grand-Maître. Le roi apprit par la veuve Scarron ce qui se passait dans cette société qui avait ressuscité les vices les plus ignobles et sans considération pour la dignité d'un bâtard légitimé, le roi fit vertement fouetter le Duc et exiler de sa présence ses compagnons de débauche.

La Régence rouvrit cependant aux Templiers les portes de Versailles et Philippe d'Orléans consentit à se prêter à la plaisanterie de ses compagnons de plaisir; aussi accepta-t-il comme authentique une sorte de *Charte de transmission*, d'après laquelle un personnage dénommé Larmenius, de Jérusalem, aurait reçu de Jacques de Molay et cela quelques jours seulement avant sa mort, le titre de Grand Maître du Temple, avec la mission de continuer secrètement la propagation de l'Ordre. Cette charte fut même revêtue du sceau de Philippe, envoyée au Roi d'Espagne pour demander l'affiliation à l'Ordre du Christ qui continuait sous une autre forme la chevalerie du Temple; mais le roi d'Espagne ayant reconnu que cette *Charte de transmission* était fausse et avait été fabriquée par un chanoine des Prémontrés ne donna pas son adhésion à la demande d'affiliation.

Sous la Régence et sous Louis XV, grâce aux scandales des princes, l'Ordre des Templiers vécut paisiblement et il paraît que sous Louis XVI, au moment de la Révolution en 1789, le Grand-maître de l'Ordre était le duc de Cossé-Brissac; mais à partir de ce moment, les archives des Templiers sont dispersées. Ledru, plus connu sous son nom de prestidigitateur, tenta, mais inutilement, de reconstituer l'Ordre; avec le concours de quelques amis, il rédigea même des statuts et composa des archives où figurait la charte de Larmenius; il fit même quelques prosélytes et au grand étonnement des populations, l'on vit reparaitre le manteau blanc avec la croix écarlate dans

les rues de Troyes en Champagne ; mais cette fois, ce fut bien l'enterrement définitif du Temple, les nouveaux chevaliers disparurent au milieu des éclats de rire de la foule ; et le ridicule tua cette fois plus sûrement les Templiers que le bûcher même.

Nous terminerons ici ces quelques notes en donnant par ordre chronologique la nomenclature des Grands-Maitres de l'Ordre qui, sauf trois ou quatre étrangers, furent tous Français.

1. HUGUES DE PAINS fondateur de l'Ordre, mort en 1136. — 2. ROBERT LE BOURGUIGNON, 1147. — 3. EVRARD DES BARRES, 1149. — 4. BERNARD DE TRAMELAI, 1153. — 5. BERTRAND DE BLANQUEFORT, 1168. — 6. PHILIPPE DE NAPLOUSE, 1171. — 7. ODON DE SAINT-AMAND, 1179. — 8. ARNAUD DE TOROGE, 1184. — 9. THIERY, TIERIE ou THÉRENCE, 1188. — 10. GÉRARD DE BEDFORT ou *de Bedford*, 1191. — 11. ROBERT DE SABLÉ, 1196. — 12. GILBERT HORAL, 1201. — 13. PHILIPPE DU PLESSIEZ, 1217. — 14. GUILLAUME DE CHARTRES, 1219. — 15. PIERRE DE MONTAIGU, 1223. — 16. ARMAND DE PERIGORD, 1247. — 17. GUILLAUME DE SONNAC, 1250. — 18. RENAULD DE VICHIER, 1256. — 19. THOMAS BERAUT, 1273. — 20. GUILLAUME ou GUICHARD DE BEAUJEU, 1291. — 21. GAUDINI, moine, 1298. — 22. JACQUES DE MOLAY, 1314.

Nous clôturons ici la liste des Grands-Maitres de l'Ordre des Templiers car tous les essais de restauration suivants n'ont été que des avortements, comme nous l'avons vu.

Et c'est bien Philippe-le-Bel qui ruina l'Ordre, tous les écrivains sont d'accord sur ce point, mais celui qui a le mieux exposé l'épisode final, c'est peut-être notre Historien national Michelet. Ne l'aurait-il même pas un peu poétisé ? « Il caressa les Templiers, dit-il, les combla, les endormit. Ils vinrent se faire prendre au filet comme les protestants à la Saint-Barthélemy. Il venait d'augmenter leurs privilèges. Il avait prié le Grand-Maitre d'être parrain d'un de ses enfants. Le 12 octobre 1307, Jacques de Molay désigné par lui avec d'autres grands personnages, avait tenu le poêle à l'enterrement de la belle-sœur de Philippe. Le 13, il fût arrêté avec les cent quarante Templiers qui étaient à Paris ; le même jour soixante le furent à Beaucaire, puis une foule d'autres dans toute la France ; on s'assura de l'assentiment du peuple et de l'Université. »

Par cette courte citation on voit que ce fût un réel guet-apens que le roi employa pour exterminer les Templiers. En France ce furent les conciles provinciaux qui les condamnèrent ; le 13 mai 1310 cinquante-quatre chevaliers furent brûlés à la Porte Saint-Antoine, d'autres à Senlis, et dans d'autres villes. Ils furent également condamnés en Lombardie, en Toscane, en Angleterre, en Castille, en Aragon, etc.

Pour d'autres renseignements, nous renverrons le lecteur aux ouvrages suivants :

DUPUIS (P.) — HISTOIRE DE L'ORDRE DES TEMPLIERS, in-4° Bruxelles 1781. —
HISTOIRE DE LA CONDAMNATION DES TEMPLIERS, 2 vol. in-12, Bruxelles, 1713.
PROCÈS DES TEMPLIERS, in Documents inédits, publiés par le ministère de
l'Instruction publique.

J. MICHELET. — *Histoire de France*, TOME III.

HENRI MARTIN. — *Histoire de France*.

CLAVEL. — *Annales Hermétiques*.

(A suivre.)

ERNEST BOSCH.

Prière d'Enfant

— Ta joue est rose
Et ton front pur.
Enfant, repose,
Ta bouche est close;
Et, dans l'azur
Où mon pied pose,
Jeune âme éclore,
Avec moi cause,
Moi l'ami sûr.

— Mon front est pur,
Ma joue est rose.
Quand je repose,
Ma bouche est close;
Mais, dans l'azur
Où ton pied pose,
O saint ami,
Mon âme éclore
Avec toi cause
Du ciel béni,
De l'infini,
De mille choses,
Des papillons
Aux ailes roses,
Et nous prions
Pour qui propose,

Tous les matins,
Dieu qui dispose
De nos destins.

Sainte prière,
Blanche lumière,
Divin trésor,
Secret mystère,
Oh ! vers la terre
Prends ton essor !

Pour la pauvre âme
Qui gémit,
Sois le dictame
Qui guérit !

Pour qui succombe
Sous le fardeau,
Sois la colombe
Au vert rameau !

Mon innocence
Est avec toi :
Verse la foi
Et l'espérance !

Parmi les fleurs,
Sois le zéphire !
Et le sourire,
Au sein des pleurs !

ALGOL.

PROFESSION DE FOI

DU COMTE LÉON TOLSTOI

(Suite)

Nous leur assurerions avec joie des revenus dix fois plus considérables, un luxe plus magnifique que ceux dont ils jouissent aujourd'hui, s'ils voulaient renoncer à perdre les hommes par leurs mensonges. Mais ils ne peuvent agir autrement. Voilà ce qui est terrible. Et c'est pourquoi nous ne pouvons que dénoncer leur supercherie. S'il existe quelque chose de sacré, ce n'est pas leur prétendus sacrements, mais cette obligation de dénoncer, dès que nous l'avons aperçue, leur imposture religieuse. — Qu'un Tchouvache fouette son idole ou l'enduisse de crème aigrie, je puis le regarder faire avec indifférence et sans être tenté de blesser ses croyances, parce qu'il agit ainsi au nom de superstitions qui me sont étrangères et qu'il ne porte pas atteinte à ce que je considère moi-même comme sacré. Mais, quand des hommes pratiquent des sortilèges et professent des superstitions grossières au nom de ce même Dieu par qui je vis et de cette doctrine du Christ qui m'a donné la vie et peut la donner à tous les hommes, je ne puis le considérer avec tranquillité. Et ni leur grand nombre, ni l'ancienneté de leur superstition, ni leur puissance, ne sauraient imposer silence à mon indignation. — En donnant à leurs actes le nom qui leur convient, je ne fais que ce que je dois faire, ce que je ne puis pas ne pas faire, du moment que je crois en Dieu et à l'enseignement du Christ. S'ils crient au sacrilège parce qu'on dévoile leur mensonge, cela prouve seulement l'étendue du mal qu'ils ont fait et doit encourager ceux qui croient en Dieu et à l'enseignement du Christ, à redoubler d'efforts pour dissiper l'illusion, qui cache aux hommes le vrai Dieu. — Du Christ, qui chassa du temple les bœufs, les brebis et les marchands, ils devraient dire qu'il fut sacrilège. S'il revenait aujourd'hui, et qu'il vît ce qui se fait en son nom, dans leur église, il ne manquerait pas, avec une plus grande et plus légitime colère, de jeter au loin corporaux, bannières, croix, coupes, cierges et icônes, tous les instruments de leurs sortilèges, tout ce qui les aide à détourner les hommes de Dieu et de son enseignement. — Voilà ce qu'il y a de vrai ou de faux dans l'arrêt du Synode qui me vise. Je ne crois pas, il est vrai, tout ce qui, pour ses signataires, est, à ce qu'ils prétendent, article de foi. Mais je crois à bien des choses sur lesquelles ils voudraient me faire soupçonner d'incrédulité. Je crois en Dieu, qui est pour moi l'Esprit, l'Amour, le Principe de toutes choses. Je crois qu'il

est en moi comme je suis en lui. Je crois que la volonté de Dieu n'a jamais été plus clairement, plus nettement exprimée que dans la doctrine de l'homme Christ, mais on ne peut considérer Christ comme Dieu, sans commettre, à mon avis, le plus grand des sacrilèges. Je crois que le vrai bonheur de l'homme consiste en l'accomplissement de la volonté de Dieu, qui est que tout homme aime ses semblables et agisse toujours envers les autres comme il désire qu'ils agissent envers lui, ce qui résume, dit l'Evangile, *toute la loi et les prophètes*.

Je crois que le sens de la vie, pour chacun de nous, est seulement d'accroître l'amour en lui; je crois, que ce développement de notre puissance d'aimer nous vaudra, dans cette vie, un bonheur qui grandira chaque jour, et dans l'autre monde, une félicité d'autant plus parfaite que nous aurons appris à aimer d'avantage. Je crois en outre, que cet accroissement de l'amour contribuera, plus que tout autre force, à fonder sur la terre le royaume de Dieu, c'est-à-dire à remplacer une organisation de la vie où la division, le mensonge, et la violence sont tout-puissants, par un ordre nouveau où règneront la concorde, la justice, la charité, la vérité et la fraternité. Je crois que pour progresser dans l'amour nous n'avons qu'un moyen : la prière. Non pas la prière publique, dans les temples, que le Christ a formellement réprouvée (Matth. VI, 5-13), mais la prière dont lui-même nous a donné l'exemple, la prière solitaire, qui consiste à rétablir, à raffermir en nous la conscience du sens de notre vie et le sentiment que nous dépendons seulement de la volonté de Dieu. Il se peut que mes croyances offensent, affligent ou scandalisent les uns ou les autres, il se peut qu'elles gênent ou déplaisent. Il n'est pas en mon pouvoir de les changer, comme il n'est pas en mon pouvoir de changer mon corps. Il me faut vivre, il me faudra mourir, et ce sera bientôt — tout cela n'intéresse que moi. Je ne puis croire autre chose que ce que je crois, à l'heure où je me dispose à retourner vers ce Dieu dont je suis sorti. Je ne dis pas que ma foi ait été la seule incontestablement vraie pour tous les temps, mais je n'en vois pas d'autre plus simple, plus claire, et qui réponde mieux aux exigences de mon esprit et de mon cœur. — Si tout à coup, s'en révélait une autre, qui fût plus propre à me satisfaire, je l'adopterais sur-le-champ, car rien n'importe à Dieu que la vérité; quant à revenir aux doctrines dont je me suis émancipé au prix de tant de souffrances, je ne le puis plus. L'oiseau qui a pris son essor ne rentrera plus dans la coquille de l'œuf dont il est sorti. « Celui qui commence par aimer le christianisme plus que la vérité en viendra bientôt à aimer sa secte ou son église plus que le christianisme et finira par aimer sa propre personne (son repos) plus que tout au monde. J'ai traversé, mais en sens inverse, ces phases dont parle Coleridge. J'ai commencé par aimer l'Eglise orthodoxe plus que mon repos, puis j'ai aimé le christianisme plus que l'Eglise orthodoxe; maintenant,

j'aime la vérité plus que tout au monde. Mais, jusqu'à présent la vérité s'est confondue pour moi avec le christianisme tel que je le comprends. Je confesse donc le christianisme. Et c'est aux efforts que je fais pour conformer mes actes à mes croyances que je dois de vivre dans la paix et la joie et de pouvoir aussi, dans la paix et la joie, m'acheminer vers la mort ».

JOSEPH DE KRONHELM.

Une Prédiction réalisée

L'influenza était, à ce qu'il paraît, la maladie, que la reine Victoria redoutait le plus, depuis une prédiction qui lui avait été faite en 1895 par une chiromancienne de Londres.

Les personnes de l'entourage de feu la reine Victoria racontent qu'un jour d'été, en 1895, la reine, cédant à la curiosité, se laissa conduire par une de ses petites-filles, la princesse Béatrice de Battenberg, chez une chiromancienne bien connue à Londres. Par manière de jeu, elle présenta à l'inspection de la pythonisse les lignes augustes de sa main royale et la pria de lui révéler l'avenir, sans rien cacher, quand même cet avenir serait funeste pour la reine. Après quelques moments d'examen attentif, la chiromancienne déclara qu'elle pouvait faire connaître à Sa Majesté quatre choses :

Primo : que dans la dernière année du siècle l'Angleterre se verrait engagée dans une guerre sanglante et coûteuse ;

Secundo : que la succession du duché de Saxe-Cobourg-Gotha ne s'opérerait point en ligne directe ;

Tertio : qu'au commencement du nouveau siècle l'Angleterre aurait à sauvegarder ses intérêts, menacés en Extrême-Orient.

Quarto : que le jour où Sa Majesté serait atteinte d'influenza, sa santé ne se remettrait point des suites de cette maladie.

Or, l'événement a justifié ces quatre prédictions :

1° La guerre du Transvaal éclata en 1899. Elle coûte la vie à une masse de monde, et l'Angleterre a déjà dépensé plus d'un milliard.

2° La succession du duché de Saxe-Cobourg-Gotha ne s'opéra pas en ligne directe.

3° L'Angleterre a été forcée d'envoyer des troupes et toute sa flotte de l'Océan Indien en Chine pour sauvegarder ses sujets et son commerce, menacés par la révolution des « Boxers » dans le Céleste-Empire.

4° La maladie et la mort de la regrettée Impératrice des Indes et reine d'Angleterre, avait sa cause dans l'influenza, qui sévissait alors avec violence dans toutes les parties du Royaume-Uni.

Voilà comment s'explique l'inquiétude de la reine Victoria, lorsque ses médecins déclarèrent qu'elle était atteinte d'influenza.

Joseph DE KRONHELM.

La Famille Hernadec

(Suite)

Dans l'infini... Au centre de l'infini, dirais-je en langage figuré si l'infini avait un centre, dans l'espace incommensurable qu'elle emplit de son omniprésence, a été, est et sera, d'éternité en éternité, l'Essence divine, impersonnelle, inconnue et inconnaissable, inhérente à l'univers dont elle est l'âme, Cause des causes, Source de toute vie, Foyer de toute lumière qui, de toutes parts, rayonne, irradie et fulgure.

Devant ce foyer, imaginez des myriades de prismes gigantesques qui en divisent et projettent les rayons, et vous aurez quelque idée de ces torrents d'âmes qui en jaillissent... Oui, des âmes, car chacune des nôtres n'est rien moins que l'un de ces rayons divins.

De ce Soleil, émanent des courants d'effluves, des vibrations d'énergie, des « lignes de forces » qui traversent l'étendue, pénètrent toutes choses et c'est des modifications apportées occasionnellement dans les modes vibratoires qui les transmettent que dérive dans son entier la création visible.

C'est ainsi que la matière est sortie de l'esprit par voie de manifestation normale, cette matière n'étant rien d'autre que l'un des aspects de l'esprit où elle sommeille à l'état latent — quelque chose comme de la force réduite par une moindre intensité de vibration et d'où résulte une sorte de « cristallisation » de l'esprit. Esprit et Matière sont les pôles de la Substance universelle.

Ce fut sous la forme de matière cosmique qu'elle se manifesta tout d'abord et c'est du remous de ses vagues flottantes et encore enflammées qu'elle remplit l'espace sidéral.

Encore aujourd'hui — aujourd'hui et toujours — s'effectue et s'effectuera ce grandiose phénomène. De millions en millions de siècles, cette matière cosmique se refroidit peu à peu, se « compacte » en nébuleuses suivant l'expression hébraïque, puis se coagule en sphères qui d'abord s'appellent des soleils, qui plus tard s'appellent des terres. Et c'est sur ces terres, c'est au sein de cet univers, avec tout ce qu'il renferme d'énergies créatrices, que fonctionne le prodigieux laboratoire où s'effectue l'éternelle Evolution.

Oui, le voilà le théâtre de la Vie — la matière.

En voici maintenant les acteurs — les Esprits.

Quel rôle vont-ils jouer dans ce drame gigantesque auquel l'inépuisable durée prodigue, sans compter, les siècles par myriades de myriades?...

L'Esprit, c'est-à-dire l'Essence divine, est descendue dans la matière, disons plutôt qu'elle y est tombée, car c'est là ce qu'exprime ce fameux dogme de la *chute* que l'on retrouve, plus ou moins défiguré, dans les principes fondamentaux de toutes les religions — ainsi qu'en témoigne, entre autres, le conte symbolique et quelque peu puéril de la Genèse.

Cette Essence divine s'est donc incarnée par « involution » pour se libérer ensuite par « évolution » c'est-à-dire, produire d'innombrables centres dans son centre, en d'autres termes, d'innombrables germes qui, en se développant, deviennent les âmes d'êtres nouveaux, d'entités de haute race appelées à devenir « des dieux »... suivant cet autre symbole dogmatique qu'on appelle la *rédemption*.

Dans l'obscurité, dans l'inertie, dans l'inconscience de la plus basse matérialité, ces germes divins s'incarnent à l'état amorphe et passif, semblables à la semence momentanément ensevelie.

Lorsqu'ils ont atteint leur ultime degré d'incarnation matérielle, il se fait alors un temps d'arrêt, s'ouvre une période de repos préparatoire, dans une immobilité apparente, sommeil du germe au sépulcre du sillon.

Mais tout sépulcre est un berceau. Tout au fond du terreau noir évolue la vie qui ne peut mourir ; si bien qu'il s'y opère par une sorte de choc en retour ou, si l'on préfère, de « rebondissement », une transmutation de forces auxquelles sont imprimées des directions nouvelles.

Emprisonné dans la matière, l'esprit cherche à s'en dégager pour remonter. Il veut s'arracher à la gangue lourde qui tout d'abord résiste et lutte pour conserver ses droits, mais qui vaincue, tôt ou tard, par la brûlante énergie dont elle est pénétrée, se désagrège peu à peu, se raréfie, se vaporise puis se gazéifie, prise, elle aussi, du vertige ascensionnel.

Vertige, n'est point trop dire. Toute chose, toute créature vivante — car la vie c'est la progression incoercible — a la passion irrésistible de l'émancipation en quête d'une personnalité indépendante.

De l'essence impersonnelle de l'esprit, les Esprits veulent donc s'émanciper. Eux aussi, ils sont sortis du foyer générateur. Ils en ont jailli en gerbes d'étincelles ; mais ces étincelles, monades inertes, demeureraient éternellement dans leur état de neutralité, si rien ne les arrachait à leur passivité originelle, en dépit des facultés latentes dont elles ont été douées. Il faut donc qu'elles vivent, c'est-à-dire travaillent et souffrent, pour se fortifier par la lutte, bénéficier de leurs expériences, se relever après chaque chute, conquérir en un mot leur individualité, en faisant évoluer leur conscience.

Et voilà, justement, que devant elles s'étale, dans son incommensurable

étendue, le champ de travail où tous sont conviés. Aussi s'y rendent-elles, de toutes parts, divergentes, diversement douées, mais possédant, chacune d'elles, sa part de latente, mais inaliénable liberté.

Par delà les espaces et au travers des règnes, ces facules de lumière divine, ces « germes d'Esprits » s'envolent et s'incarnent, nous l'avons dit. Elles descendent jusqu'aux bas fonds, plongent, jusqu'au minéral inerte, s'y ensevelissent, s'y endorment... Mais c'est aussi là qu'elles se réveillent, galvanisées par le frisson de la vie. C'est de là qu'elles repartent et commencent leur voyage de retour, d'ascension séculaire, mille fois séculaire, vers la patrie divine qu'il s'agit de reconquérir.

Faibles lueurs encore, pâles étincelles dont la première manifestation, au sortir du cristal qui déjà s'organise, est l'inconsciente sensibilité des vies rudimentaires... Ce sont elles qui forment l'âme énigmatique de la plante, mais où déjà s'éveillent les confuses sensations de l'être qui vaguement peut jouir ou souffrir, comme en rêve. De la plante, elles vont rêver encore dans le zoophyte, étrange et alternante combinaison du végétal et de l'animal, puis tourbillonnent dans l'infusoire, bourdonnent dans l'insecte, agissent et font acte de volonté dans l'animal inférieur, pour animer enfin les vertébrés de tout ordre dont l'organisme de plus en plus complexe se parachève dans l'homme — l'homme dont le merveilleux organe cérébral, appareil de transmutation transcendante, convertit la matière en forces, en « pensées-forces » en « pensées formes » et devient le facteur adjuvant de l'évolution de tout être et de toute chose qui, d'un commun accord, collaborent à l'œuvre de vie.

Et c'est alors que fonctionne et opère, dans sa jeune puissance et sa liberté désormais consciente, cette âme, qui revêtue de corps successifs, consomme l'union de l'esprit et de la matière assimilés, presque confondus, dans l'unité de son complexe organisme.

Voilà comment s'effectue le double voyage de ces étincelles divines, de ces esprits élémentaires, embryons d'âmes futures, qui à travers les limbes de la matière qu'ils pénètrent et galvanisent, sont descendus sur la terre pour remonter au ciel — départ et retour, émergence et convergence, en vue du but unique et suprême : c'est-à-dire la libération de l'âme individuelle.

Aussi, ne faut-il pas croire qu'à cette œuvre immense et d'incommensurable durée puisse suffire notre actuelle incarnation terrestre. C'est de plans en plans supérieurs, de théâtres en théâtres plus élevés, que notre personnalité grandissante joue des rôles auxquels se proportionnent des « vêtements » appropriés — s'il est permis de s'exprimer ainsi.

A son double éthérique et à son corps astral déjà si subtils, succèdent d'autres formes, d'autres corps dont la substance de plus en plus spiritualisée

correspond à chacune des phases de cette progressive métamorphose.... et c'est revêtu d'une enveloppe dont l'idéale diaphanéité dépasse toute conception humaine, que notre « moi supérieur » entre dans une période de repos relatif et d'exquise béatitude, sorte de paradis transitoire quoique de longue durée, au sortir duquel de nouvelles luttes, mais luttes triomphales, nous amènent, au terme du cycle des réincarnations, dans ce *Nirvana* des Indous, où notre individualité persiste, mais sans égoïste limitation, coexistant et fraternisant avec toutes les âmes sœurs qui, parcelles de la grande Ame omniprésente, possèdent en Elle et avec Elle la conscience de l'Univers.

N'essayons pas d'expliquer ou de décrire. C'est dans cet état glorieux que se fusionne avec l'Infini l'homme divinisé, là qu'il est associé à l'évolution cosmique, en d'autres cycles d'éternelle activité dont il serait non moins impossible de chercher à pressentir l'ineffable nature, qu'à définir l'inexprimable mystère.

Grandiose épopée de la Vie dont l'écrasante majesté nous donne le vertige.

Vous l'entrevoiez maintenant, peut-être, l'ordonnance du plan de la Création. Vous pouvez vous faire une idée, quelque vague qu'en soit la conception, de cette Entité divine d'où émane toute chose qui, pour multiplier le bonheur, c'est-à-dire « la joie suprême de vivre », pour créer dans son centre d'autres centres de conscience avec lesquels elle puisse *partager sa divinité*, tire de son Unité des multiplicités d'univers où s'incarnent, en des formes progressivement complexes, des myriades d'étincelles dont elle dirige l'évolution, au long cours des âges... jusqu'à ce que chacune de ces âmes, par ses expériences propres, ses efforts, ses souffrances, ait développé les germes divins qu'elle possède en tant que partie intégrante du Tout au sein duquel elle évolue — puis que toutes ensemble, vivants satellites transportés par leur ivresse de vie, tourbillonnent et gravitent dans l'orbe de leur grand Soleil !

C'est là qu'est le suprême mystère, le mystère de la vie, la raison des univers, le but de la création et le pourquoi de l'Évolution éternelle.

C'est dans ces quelques vérités fondamentales que se résume la doctrine révélée à l'humanité dès la première aube des lumières supra-terrestres.

Tout est là, tout découle de là. L'éternelle réviviscence de l'âme à laquelle se rattache la communication possible entre les vivants et ceux qu'on appelle les « morts », la progression constante pour loi de la vie, l'expiation ou épuration personnelle rendue possible par les réincarnations successives, la responsabilité proportionnelle aux efforts, en conformité de la grande Loi des justes rétributions, en un mot, pour chacun, la réalisation de sa divinité — telles sont les bases d'une doctrine que ne connaissait point

la terre et qui forme la synthèse de toutes les philosophies, de toutes les morales, de toutes les religions, en même temps qu'elle les éclaire, les explique et les légitime par des conceptions scientifiques dans l'immense cadre desquelles se perdent, comme quantités négligeables, les conclusions fausses ou écourtées de la science orthodoxe, c'est-à-dire officielle.

Quelle philosophie comparable à celle que l'on peut tirer et que l'on tirera de cette haute et vaste doctrine de justice et de liberté, pourrait-on trouver dans l'enseignement philosophique de nos écoles qui — étant mises à part quelques conceptions géniales mais isolées — ne consiste qu'en une simple histoire de la philosophie où défilent par séries tous ces systèmes disparates, oscillant depuis des siècles dans un singulier mouvement de bascule, se succédant, se contredisant et se réfutant les uns les autres, sans avoir jamais fourni à la pauvre conscience humaine aucune satisfaction définitive ?

Quelle morale, autre que celle qui découle naturellement de cette même doctrine, pourrait enseigner aux hommes ces devoirs sains et larges de fraternité, de tolérance, de générosité, de dignité personnelle qu'ignore notre morale égoïste, qui ne concède rien à autrui, ne donne que pour obtenir davantage et s'avilit, comme à plaisir, en de si fréquentes capitulations de conscience ?

Quelle religion, enfin, ou plutôt quelle dogmatique, dite « religieuse », choisie parmi celles que nous connaissons et qui, pour la plupart, se deshonnorent par leurs hypocrites restrictions mentales, leurs pratiques formalistes ou superstitieuses, leurs spéculations inavouables, en vue de l'achat d'un paradis imaginaire... quand il n'est pas acquis par simple procuration, grâce au sacrifice soi-disant « expiatoire » d'une victime innocente dont les mérites dispensent les pécheurs de tout effort personnel. — Laquelle de ces doctrines oserait se mettre en balance avec cette Religion en esprit et en vérité, où se trouvent face à face le Père céleste et les fils de ce Dieu qui ne leur demande qu'une chose, c'est-à-dire s'ennoblir, remonter après chaque défaillance et regagner le chemin momentanément abandonné ?

Aussi, quelle différence entre notre monde actuel créé de toute pièce par ces religions dissolvantes, monde aux traditions ineptes, aux passions surchauffées, où l'égoïsme caractéristique de la race se manifeste par l'âpre poursuite de richesses qu'il s'agit de conquérir à tout prix... et ce monde nouveau qui s'annonce avec sa haute conception du vrai sens de la vie.

Hélas ! c'est ce sens de la vie — on l'a dit et répété — que l'homme moderne a perdu dans le désert de sa vie morale. « Nous mourons d'asphyxie dans notre civilisation compliquée, si riche à certains égards, mais d'autre part si déplorablement stérile. La science, presque toujours matérialiste, nous cache le sens profond de la nature. L'Eglise momifiée monopolise

et pervertit la religion, qui n'est autre chose que le besoin de l'infini, et la vie sociale, enfin, avec ses mesquineries conventionnelles, nous dérobe notre humanité.

Il ne tient qu'à nous de la reconquérir.

Nous sommes entourés de forces qui nous soutiennent. Une sève nouvelle déborde de la nature vivante qui, dans tout l'appareil de sa puissance, se révèle à notre ardente curiosité. Les mystères se succèdent, s'enchaînent, s'expliquent les uns par les autres. Le pressentiment d'hier est devenu la certitude d'aujourd'hui. De nouvelles lois viennent élargir le champ des hypothèses. La matière où descend et s'incarne l'esprit semble palpiter sous son étreinte. Le ciel où flotte notre terre nous pénètre de ses spiritualités invisibles. Le monde des vivants et le monde de ceux qui nous ont devancés se sont rapprochés et confondus.

Il y avait, dans cette vie, une ombre sinistre qui en empoisonnait toutes les joies, en paralysait tous les élans, c'était la mort entourée de son cortège d'épouvantes. Eh bien, cette ombre a reculé devant la lumière consolatrice. La mort n'est qu'un mot auquel ne s'applique en rien le sens habituel qu'on lui attribue. C'est un sommeil momentané auquel le réveil succède sans retard, une sorte d'extase où l'âme se libère du corps, un simple entr'acte dont la toile ne s'abaisse un instant que pour se relever sur un nouvel acte du drame immense et d'infinie durée qui s'appelle la Vie.

C'est partout que se manifeste cette vie incoercible, mais c'est dans le monde psychique qu'éclate particulièrement sa puissance. Communications d'outre-tombe, apparitions et matérialisations d'Esprits désincarnés, transmissions de pensées qu'effectuent ces prodigieuses télépathies qui, d'un bout du monde à l'autre, mettent en communication les âmes sympathiques...

C'est ainsi, de toutes parts, que la vie spirituelle s'impose et déborde. C'est par longues vagues qu'elle nous arrive des régions lointaines, marée lumineuse qui, en déferlant sur nos côtes terrestres, les couvre de ses flots étincelants.

La science officielle, elle-même, nous enseigne et nous prouve que rien ne se perd dans la nature, que les énergies s'y conservent, que les forces se transmettent ou se transforment intégralement en forces équivalentes... et l'on voudrait nous persuader que la vie n'est qu'un phénomène transitoire, alors qu'elle est le produit immédiat de forces primordiales et immanentes, qu'elle est l'inépuisable virtualité créatrice, qu'elle devient par cela même le facteur indispensable de toute évolution.

Étant donné qu'aucun atome ne s'égare dans les abîmes de l'espace, que le moindre phénomène a sa raison d'être et se rattache, par ses conséquences, à des causes dont les effets sont inéluctables, comment se pourrait-il que l'agent même d'où émanent toutes les vibrations de l'univers

vivant, vint mourir sans écho, disparaître sans traces, dans une négation d'invention gratuite; en d'autres termes que la réalité abdiquât au profit de ce qui ne fût jamais, que l'être disparût devant je ne sais quelle chose sans nom... Je me trompe, elle a un nom cette chose chimérique, elle s'appelle le *néant* que stigmatise et supprime, au préalable, l'appellation même qui le détermine.

Non, la vie ne s'engouffre pas au sépulcre, pas plus que ne s'éteignent dans les ténèbres du crépuscule, les rayons du soleil qui, le lendemain, flamboient dans les lueurs d'une nouvelle aurore.

Alors que l'homme, au sortir du cloaque des vieilles superstitions, se traîne et se tord dans l'épouvante de l'inconnu, hésitant devant la vie, pâlisant devant les douleurs, frissonnant surtout devant la mort, n'est-il pas consolant de pouvoir lui dire à ce misérable *primitif*, qui presque tout entier survit dans le civilisé de nos jours : lève donc la tête, prends courage et regarde là-bas, plus loin, plus haut que n'est la terre.

C'est parceque nous savons ce qu'est la vie, que nous ne nous sentons pas isolés au sein de cette nature dont les hommes des premiers âges avaient la terreur instinctive. Tout leur était suspect, tout les épouvantait, depuis les phénomènes du monde physique jusqu'à ces dieux malfaisants qu'ils inventaient eux-mêmes dans leur imagination malade et dont ils cherchaient à conjurer les maléfices, par leurs sacrifices abominables.

Ces terreurs, aujourd'hui, ont disparu pour jamais. Nous sommes autorisés à considérer comme associées pour un même but, les secrètes influences qui nous entourent.

La matière assouplie, obéissante, les forces inconscientes domptées et asservies et parmi elles les plus insaisissables telles que la lumière et l'électricité dont les vibrations impersonnelles semblent parfois répondre aux vibrations les plus intimes de notre organisme psychique — tout nous montre que vers nous convergent des courants de forces qui, émanant du foyer générateur, viennent alimenter les innombrables petits foyers que sont nos âmes, sur tous les mondes de l'univers astral... si bien que la seule explication, la seule philosophie de la nature est une sorte de *dynamisme spiritua-*
liste en tout différent du mécanisme que l'école matérialiste a cru pouvoir choisir comme principe régulateur et fondamental.

Eh bien ! croyez-moi, laissons-nous emporter en toute confiance par le flot qui nous soulève. Ce vent qui nous souffle à la face est un vent qui vient des hauteurs. Les horizons reculent et s'illuminent. Ce couvercle, sous lequel, depuis tant de siècles, étouffait l'humanité, se lézarde, se morcelle, et nous ouvre des échappées au travers desquelles nos regards plongent en des profondeurs inexplorées.

A quoi, du reste, nous servirait de résister ? Les obstinés qui ferment les

yeux et se bouchent les oreilles seront renversés, roulés et aveuglés par le rayonnement de la vérité qui peut attendre, parce qu'elle est éternelle, mais tôt ou tard triomphe, brisant les obstacles et emportant les digues.

Remarquez bien qu'il ne s'agit pas ici de simples théories en l'air qu'on peut indifféremment accepter ou repousser sans nul inconvénient, mais qu'il s'agit tout au contraire de consolations efficaces et d'espérances réconfortantes pouvant nous servir de viatique puissant, pendant la durée de notre douloureux pèlerinage terrestre.

Dans les jours de misère matérielle, de souffrances physiques ou de tortures morales, alors que nous nous sentons défaillir sous l'étreinte d'épreuves dont nous ne comprenons ni la cause, ni l'utilité ultérieure, de quelle lumière soudaine est éclairée la route, où nous trébuchons, lorsque nous apprenons que ces épreuves de la vie présente ne sont que la résultante naturelle de fautes antérieures qu'efface l'expiation d'aujourd'hui.

Alors que nous voyons l'homme des sociétés modernes, éparpiller ses forces dans le tourbillon d'une civilisation enfiévrée, affolé qu'il est, ici par des appétits inassouvis, là-bas, par l'insuccès de ses revendications que lui marchandent tant d'égoïstes repus, quels résultats bénis pourrait amener l'acceptation de cette doctrine consolante, qui réfrènerait les exigences égoïstes, apaiserait l'irritation des faibles en révolte contre le vampirisme des forts chez lesquels naîtrait enfin la pitié, relèverait ainsi les cœurs, en éclairant les consciences et rétablirait dans leurs rôles respectifs la justice et la compassion, au sein d'une vie supérieure où pourraient devenir légitimes les aspirations les plus hautes, comme les plus lointains espoirs... Quel rêve ! Rêve, cependant, qui pourrait devenir une réalité.

N'oubliez pas que nous ne sommes rien moins, ici-bas, que l'incarnation dernière de toute une série d'êtres successifs qui, à travers les péripéties des vies antérieures, nous ont grandis, ennoblis, épurés, en accentuant peu à peu notre personnalité flottante.

Aussi, est-ce à nous qu'incombe le devoir impératif de nous rendre dignes de ces précurseurs de nous-mêmes, en poursuivant, comme mandataires responsables, leur œuvre préparatoire qui nous a faits ce que nous sommes.

Aurions-nous, par hasard, l'audace inepte et sacrilège de vouloir échapper à nos responsabilités ? Devant la glorieuse effervescence de cette vie ascensionnelle dont nous sommes partie intégrante, comment ne serions-nous pas fiers des titres de noblesse que nous avons le devoir et la possibilité de conquérir ?

C'est avec une puissance bien supérieure à celle des attractions sidérales, que nous sommes emportés vers le soleil des âmes, et c'est pour nous révéler l'intensité de ces influences spirituelles que se sont succédés tous ces mages, tous ces initiateurs, tous ces messies qui, depuis les premiers siècles de l'histoire, nous enseignent quelles doivent être nos aspirations.

Pendant longtemps, il est vrai, c'est dans l'ombre des sanctuaires qu'ils ont travaillé ; mais du fond des cryptes souterraines se sont échappées des lueurs irrévélatrices. Des dogmatiques mortes, des symboles éteints, des rites démodés, des papyrus enveloppés de plus de bandelettes que ne le sont les momies dans leur sépulcre, de toute cette poussière de catacombes, ont jailli le verbe créateur, l'inextinguible et incoercible lumière.

Si les doctrines des Krishna, des Lao-Tseu, des Confucius, des Bouddhas, des Manou, des Zoroastre, ne semblent plus être que des monceaux de cendres... de ces cendres chaudes encore, se sont envolées des étincelles qui, en plein XIX^e siècle, ont rallumé de nouveaux foyers.

Cette doctrine ésotérique que le Christ traduisait en paraboles, en grand Initié qu'il était, et que l'Eglise — dite orthodoxe — a cru pouvoir défigurer, puis ensevelir sous les pratiques grossières d'un culte emprunté au paganisme, cette noble Doctrine, aussi vieille que l'humanité, s'est réveillée, vivante, rajeunie, pour diriger l'homme moderne dans ses recherches passionnées de la vérité, pour lui enseigner toutes les hautes vertus des temps védiques ; la tolérance, les fraternités, le respect des faibles et la compassion divine, si bien que ces voix du passé qui semblaient pour jamais muettes ont éclaté en un concert inattendu dont l'univers a tressailli.

C'est ainsi que les maîtres et adeptes des anciens âges, ouvriers de la première heure et fondateurs des civilisations les plus lointaines, ont rattaché les siècles aux siècles, les religions modernes aux vieux symboles, en un mot le présent au passé dont ils nous ont transmis l'héritage. D'un bout du monde à l'autre, de la Chine jaune à l'Afrique noire, en passant par l'Inde, l'Egypte et la Grèce, on retrouve les mêmes traditions qui témoignent de l'ininterrompue continuité de l'évolution humaine que dirigent manifestement nos guides spirituels.

Ce n'est donc point à l'aventure que nous flottons au sein de ce vaste univers. Par delà ce vieux ciel mythologique que l'on croyait infranchissable et sourd, il y a dans le monde invisible, bien plus et bien mieux que sur notre infime planète, une sorte de télégraphie sans fils, aux innombrables récepteurs de laquelle nous pouvons envoyer nos aspirations légitimes et nos rêves d'espérance.

Et ce n'est pas seulement aux régions extra-terrestres que se manifestent les liens d'une solidarité universelle. L'amour ou harmonie est d'essence fondamentale. La haine n'en est que l'absence momentanée ; un désordre transitoire à côté d'un ordre permanent, essentiel et primitif. Sur notre misérable terre, elle-même, où sévissent les âpres passions d'un égoïsme réfractaire à toute concession, ont été semés les germes d'une fraternité de races qui rattache l'être à l'être, associe les vies, même élémentaires, et fait rayonner du cœur qui sait aimer vers tout autre cœur qui peut le comprendre

des effluves de sympathie, de générosité ou de pitié. Du minéral à la plante, de la plante à l'animal, de l'animal aux plus hautes entités cérébrales d'où jaillit la pensée, se déroule, anneau par anneau, la chaîne des solidarités associées. Dans ce monde où la matière semble régner en dominatrice, il n'y a pas une seule molécule qui ne participe au frémissement universel, pas un souffle qui, en traversant l'espace, ne fasse vibrer les cordes de la grande harpe d'or d'où jaillit, en sonorités triomphales, l'hymne éternel de la vie.

Vivre sans rassasiement, grandir sans arrêt ni lassitude et monter toujours plus haut, plus haut dans la lumière !... voilà ce que chante le chœur des candidats à l'immortalité !

Et c'est alors que toutes les créatures vivantes [gravitent d'un commun élan vers l'idéal de perfection qui sourdement palpète en chacune d'elles que nous demeurerions inertes en présence de cette irrésistible et glorieuse escalade ?

Ah, laissez-moi vous dire de quelle vision éblouissante s'enivre mon regard... Quand tous les hommes auront été initiés à cette doctrine demeurée si longtemps mystérieuse, mais dont le voile est à tout jamais déchiré, l'on verra, sur l'orbe incommensurable de l'univers, comme un arc-en-ciel immense — arche triomphale, sous laquelle passeront, à flots ininterrompus, toutes les humanités de toutes les terres du ciel s'élançant à la conquête de leur divinité. »

(A suivre).

ED. GRIMARD.

Qui veut gagner 5.000 francs ? (1)

M. D. Edson Smith, demeurant à Santa Ana, Californie, offre 5.000 francs, ou plus exactement, 1.000 dollars, à toute personne capable de reproduire, par adresse, le phénomène d'écriture directe sur ardoises, dont il a été récemment témoin au camp-meeting de Lily Dale, N. J. l'écriture se produisit entre deux ardoises vissées, appartenant à M. Smith, et dont il ne s'est dessaisi à aucun moment. Onze phrases signées des noms de onze parents décédés du consultant s'y sont trouvées écrites en six couleurs différentes. Il est inutile d'ajouter que le médium, M. Keeler, ne connaissait point le visiteur. (Pour plus de détails voir le *Progressive Thinker* du 17 août.)

M. Smith ajoute que jusqu'au milieu d'octobre son adresse sera : Box 233, Niagara Falls, N. Y.

(1) Au moment de la mise en pages j'apprends que M. Smith a doublé son offre.

Gageons qu'il en sera de cette offre ce qu'il est advenu de beaucoup d'autres semblables, parmi lesquelles je citerai les suivantes :

Cette année-ci, 20.000 *pesetas*, offertes par Don Segundo Oliver, et déposés au Crédit Lyonnais de Barcelone, à quiconque expliquera les dessins spirites qu'il obtient, autrement que par l'intervention des Esprits.

En 1883, 10.000 *dollars*, plus de 50.000 francs, par le Dr Wolfe, de Cincinnati, à qui pourrait reproduire, sans intervention spirituelle, le genre d'écriture qu'il obtenait avec son médium Mme Hollis.

En 1857, par l'honorable Charles Catcart, de Laporte, Indiana 1.000 *dollars*, pour prouver que ses manifestations sont frauduleuses ; 2.000 *dollars*, si les Esprits ne faisaient pas résonner un instrument désigné ; 5.000 *dollars*, pour reproduire ses séances par fraudes.

Voilà donc 100.000 *francs* (sans compter ce que j'omets) offerts par les spirites aux imitateurs des médiums, et qui ne trouvent pas amateurs. Est-ce insouciance ou incapacité ? Décidément il est plus facile d'injurier les médiums que les imiter.

Mais comment, diable, les chasseurs de médiums ne se livrent-ils pas à leur sport de préférence en démasquant le médium qui leur procurera à la fois honneur et profit ?

Voilà qui me rend perplexe.

Il est vrai qu'il y a, pour faire compensation, l'histoire du legs Seybert, où la Commission désignée pour étudier les phénomènes spirites a trouvé habile d'empocher les 300.000 francs (trois cent mille) offerts par le donateur, et après une enquête dérisoire, de conclure que les Esprits n'existant pas, il n'y avait qu'à se croiser les bras, et profiter de la sottise du bon spirite.

G. BÉRA.

QUESTIONS ?

1° Nous prions nos lecteurs de vouloir bien donner leurs solutions au dilemme suivant :

Ou bien nous avons été créés à l'origine tous pareils, et alors il n'y a aucune raison pour que les uns soient devenus bons et les autres méchants, les forces et les épreuves ayant dû être égales pour tous.

Ou bien, nous avons été doués de forces de résistance différentes, et en ce cas, nous ne sommes pas responsables de cette inégale répartition originelle.

2° Quand nous recevons, par l'intermédiaire d'un médium écrivain des

communications signées « Victor Hugo » ou « Jeanne d'Arc », d'une vulgarité et d'une banalité désespérante, nous attribuons le fait, tout en regrettant qu'il soit possible, à l'intervention de la sous-conscience du médium, ou à quelque chose d'analogue ; mais lorsque, dans des séances de matérialisation, comme je pourrais en citer des exemples, des « Esprits », d'incontestables matérialisations, portant les traits et les caractères reconnaissables des mêmes personnages éminents et respectés, viennent danser, ou débiter les mêmes platitudes, que devons-nous penser ? N'est-ce point là le point faible du spiritisme, et ce qui arrête son essor ?

3° Les spirites admettent généralement, suivant d'ailleurs les enseignements du *Livre des Esprits*, que, pendant le sommeil, l'âme se dégage, au moins partiellement, du corps, et que les rêves sont la vision, plus ou moins distincte, du monde des Esprits, ou *Plan astral*.

Cette croyance me paraît inadmissible, par suite de ce fait que les aveugles-nés ne voient pas en rêve, mais entendent seulement, ce qui semble bien démontrer que les rêves ne sont que le souvenir de nos expériences actuelles.

En tous cas, il me semble, qu'il n'y a à ce fait que trois explications possibles :

Ou l'âme se dégage du corps, et alors l'âme de l'aveugle est également aveugle, ce qui me paraît absurde.

Ou bien, le plan astral n'existe pas, ce qui détruit le monde invisible.

Ou bien, le rêve est un phénomène purement subjectif, et les fameux voyages dans le monde des Esprits sont de pure fantaisie.

Je serais heureux que quelques lecteurs expérimentés me donnent leur opinion sur ce sujet.

Quant au fait que les aveugles-nés ne voient pas plus en rêve qu'en réalité, cela ressort de ce qu'ils n'ont aucune idée de notre sens de la vue, que le rêve, sans cela, leur donnerait, et d'un travail spécial sur « les rêves des aveugles », par M. Friedrich Hitschmann.

G. BÉRA.

PENSÉES D'UN SAGE

Voici quelques maximes extraites du travail récent d'un Théosophe hindou qui a eu un certain retentissement dans l'Inde et qui a été publié *in extenso* par le *Theosophist*. Ce travail est intitulé : Conquête de la chair. Il est divisé en 5 paragraphes dont celui des maximes, le quatrième, ainsi conçu :

L'homme qui veut étudier la vie doit choisir chaque jour, selon sa nature, une maxime dans le genre de celles qui suivent et la vivre.

A cet effet, il lui faut y penser exclusivement dans chacun des moments où c'est possible. Une telle pratique ainsi continuée fait certainement grandir intérieurement.

- Vivre plus mentalement que corporellement.
- Un homme pur est l'image de Dieu.
- Aimer tout ce qui vit.
- Donner le repos à qui ne l'a pas.
- User des choses temporelles, ne désirer que les éternelles.
- Seule la concentration vient à bout de tout.
- L'Amour vrai rend sage.
- Aimer le silence, on en est béni par la couronne de paix.
- La vie que nous vivons parle pour nous.
- Perdre le moi, c'est trouver Dieu.
- Garder soigneusement son cœur, parce qu'il contient la vie.
- Demander avec foi, attendre en paix.
- Tenir la chair sous le joug.

Extrait de la *Revue Théosophique française (Le Lotus Bleu)*.

BIBLIOGRAPHIE.

VIE ÉSOTÉRIQUE DE JÉSUS DE NAZARETH.

Par ERNEST BOSCH (1).

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs un livre depuis longtemps attendu de notre collaborateur Ernest Bosch : *La vie Ésotérique de Jésus de Nazareth*.

Ce nouveau volume sera, nous n'en doutons pas, une révélation pour un grand nombre de lecteurs : *Occultistes, Théosophes, Spirites, Ésotéristes Théologiens, et gens du monde*, car cette œuvre n'est point banale, comme quantité de Vies de Jésus-Christ écrites antérieurement à celle-ci.

Elle renferme, en effet, des données complètement neuves et originales, données confirmées par des auteurs compétents ou des documents et des matériaux de grande valeur.

Dans cette nouvelle Œuvre, l'auteur y étudie les questions les plus curieuses, les plus attachantes, les plus controversées, touchant l'histoire de Jésus de Nazareth et des *Origines mêmes du Christianisme*.

L'auteur y soutient une thèse neuve et originale pour un sujet qui semblait depuis longtemps épuisé et qui paraissait ne devoir plus fournir matière à la discussion.

(1) Un beau vol. in-8° cavalier de 450 pages, prix 8 francs.

En vente à notre librairie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Or, en soulevant la question de l'*Esotérisme* de la Vie de Jésus, M. Ernest Bosc donne des aperçus entièrement inconnus avant lui, sur la personnalité Essénienne de Jésus, sur les récits et légendes de sa naissance, etc., etc.

L'auteur étudie des grandes questions que d'aucuns ont à peine effleurées : Jésus était-il Sémite ou Aryen ? Était-il initié à la Grande Initiation ? Était-il réellement Thaumaturge, Thérapeute, etc. ?

Toutes ces questions trouvent des solutions claires, logiques, vraisemblables dans le beau volume dont nous ne pouvons donner ici qu'un bien faible aperçu !...

Passant ensuite aux miracles de Jésus, l'auteur parvient, grâce aux travaux et aux études psychiques modernes, ainsi qu'à l'aide des découvertes scientifiques à expliquer logiquement et d'une manière scientifique ces miracles. — Il pose ensuite cette grave question au point de vue du dogme catholique :

Jésus est-il mort sur la croix ? EST-IL RESSUSCITÉ ?

Il établit enfin dans la dernière partie de son Oeuvre toute imprégnée d'*Esotérisme* et même de mysticisme si controversé de nos jours, les nouvelles *Origines Orientales du Christianisme*.

A la fin d'une courte Postface, l'auteur adresse à ses lecteurs les lignes suivantes qui résument d'une façon synthétique, pourquoi il a cru devoir publier, après tant d'autres, cette nouvelle Oeuvre sur Jésus-Christ : « Ayons-nous rétabli la Grande Figure historique de Jésus de Nazareth ? Nous ne le pensons pas ; et nous nous plaisons à répéter ici ce que nous avons dit dans le courant d'un chapitre :

« Notre livre sera un pont jeté entre le *Christ-mythique* et le *Christ historique*. — Il aura le mérite d'avoir largement ouvert la voie historique ; en tous cas, nous pouvons dire en déposant la plume, comme le grand Montaigne : « *Cecy est un livre de bonne Foy !* »

Nous pensons que les lecteurs de la *VIE ESOTÉRIQUE de Jésus de Nazareth* partageront entièrement cette opinion, après avoir lu le nouvel ouvrage de notre éminent collaborateur.

E. DURAND.

Le comité chargé de l'édition du compte rendu du Congrès spirite et spiritualiste de 1900 prévient les souscripteurs que, par suite du nombre et de l'importance des documents à insérer, l'ouvrage ne paraîtra que dans les premiers jours de l'année prochaine.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE.